

LES ARTS

Le théâtre sans son double critique

Robert Lepage annule une conférence de presse où il ne voulait pas «dialoguer» avec certains coquins de journalistes. Un détail? Un caprice? Oui, bien sûr. En même temps, la toute petite affaire en cache une plus grosse: la disparition croissante de la critique critique, la progression fulgurante du journalisme à «plogue», la constitution d'une belle grosse machine théâtrale québécoise produisant des spectacles interchangeables, vendus comme du savon à barbe.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Une saison de théâtre achève, une autre s'annonce: le temps des «plogues» est revenu. À chaque jour du printemps suffit son événement promotionnel. Mardi matin, l'Espace Go dévoile sa saison 2001-02 et celle de ses compagnies en résidence. La veille, lundi, le Festival de théâtre des Amériques (FTA) aura «libéré sa charge d'énergie créatrice, d'imaginaire et d'humanité», selon la formule du communiqué destiné à faire mousser la séance de dévoilement de la prochaine mouture. Lundi, à 16h précises. Juste à temps pour les téléjournaux de début de soirée.

Normalement, une semaine plus tôt, mardi dernier donc, une première conférence organisée par le FTA aurait permis au metteur en scène Robert Lepage de pistonner son propre *one man show*, *La Face cachée de la Lune*, qui va clore le festival, en juin. Seulement, M. Lepage a voulu interdire l'accès à la conférence de presse à trois journalistes: Robert Lévesque d'*Ici*, Luc Boulanger de *Voir* et moi-même, qui patauge donc maintenant dans le «juge et partie». *Mea culpa*.

Des protestations ont suivi, la conférence a été annulée et le metteur en scène de la farce médiatico-publicitaire a finalement accordé des entrevues «exclusives», à *La Presse*, au *Point*, à *The Gazette*. Un tour de passe-passe de plus pour celui qui n'aime pas se faire traiter d'inspecteur Gadgud du théâtre québécois.

Il y a quelques semaines, c'était au Théâtre du Nouveau Monde (TNM) de tenter le coup du baïllon. *Le Devoir* avait obtenu en primeur des détails sur les activités de sa prochaine saison, celle du 50^e anniversaire. Un petit coup de fil au bureau du marketing et des communications pour vérifier des détails a déclenché l'opération de mise sous pression: le bureau a téléphoné à tous les patrons de la salle de nouvelles pour faire annuler la publication avant la conférence de presse. Finalement, le TNM a divulgué l'information à *La Presse* et à *Radio-Canada*. Portes qui claquent et punch au final. Du vaudeville.

C'est quoi, le rapport? Si on disait: le symptôme d'une tendance de certains théâtres à vouloir maximiser les infopubs et minimiser la critique critique? Si on disait: une preuve de plus que le «beau milieu» se replie frileusement sur lui-même? Si on disait: un nouvel indice que la *business* des planches ressemble de plus en plus à n'importe quelle autre industrie culturelle?

L'opinion comme marchandise

«C'est le syndrome de la Poune», résume Gilbert David, professeur de théâtre à l'Université de Montréal et ancien critique. «Avec ce postulat («j'aime mon public et mon public m'aime»), il n'y a plus de médiation possible: l'artiste et son public évoluent alors en circuit fermé, dans un consensus mou, confortable, mais asséchant intellectuellement.»

VOIR PAGE C 3: THÉÂTRE



ILLUSTRATION: TIFFET



CHRONIQUE

Sus aux critiques!
Page C 2

THÉÂTRE

Les hommes de Cro-Magnon
Page C 3

MÉDIAS

Fin de saison
Page C 6

FORMES

La Main revisitée
Page C 10

Francis Veber

Page C 4

Cinéma

Page C 5

Musique

Page C 7

Charles Daudelin

Page C 8



JEAN-PIERRE
PERREAU

L'EXIL-L'OUBLI

DU 23 MARS AU 21 AVRIL 2001, 2011

DE VERTÈRE
ESPACE CHOREOGRAPHIQUE

FONDATION JEAN-PIERRE PERREAU

2022 RUE DU PERROUKE EST
MONTREAL, QUÉBEC H3L 4A9 (514) 493-0536
ADM/RSION: (514) 799-1243


















LES ARTS

Sus aux critiques!

Les journalistes culturels sont des emmerdeurs publics. Du moins ceux qui possèdent encore des dents. Ils ne sont pas très, très nombreux, remarquez, mais trois irréductibles surnageant sur une mer de plogues sont déjà trois de trop. Ami lecteur, entrez dans la peau des bonzes du milieu, créateurs «arrivés», producteurs, diffuseurs. Vous comprendrez qu'il faut que ça change.

Qui sont-ils, après tout, ces critiques, pour écrire ce qu'ils pensent des spectacles au lieu de ronronner de concert? Ils osent prétendre aider le public à faire des choix mieux éclairés. Quelle impudence! Quand comprendront-ils leur rôle véritable? Faire vendre des billets de spectacle, de théâtre et de cinéma. Par ici la promo, les prépaiers louangeurs, mettez-en des micros, publiez-en des entrevues, faites rouler à fond la caisse avec votre publicité gratuite. Pendant ce temps-là, on empêche les subventions publiques qui font vivre le show et vogue le navire... Rendre des comptes à la populace, mais pourquoi?

Sans doute la nature de leur servitude échappe-t-elle à certains journalistes. Ils se fendent bel et bien de critiques sévères qui nuisent aux recettes et irritent notre épiderme. Remarquez, ils ont plein de confrères qui nous têtent, à la télé surtout. Ceux-là, ça va. On les aime. Reste une poignée de médias récalcitrants. A eux le boycottage, la liste noire.

Ça, c'est la courageuse méthode Robert Lepage, qui a mis au ban de sa conférence de presse (avant d'annuler cette dernière, faute d'être obéi) trois journalistes



Odile Tremblay

«à dents»: Robert Lévesque, chroniqueur à *C'est bien meilleur le matin* et critique à *Ici, Stéphane Baillargeon*, du *Devoir*, et Luc Boulanger de *Voir*. Or, merveille!, cette méthode musclée porte des fruits et sa pièce *La Face cachée de la lune* récolte, dans l'émotion entourant le boycottage, une campagne promotionnelle inespérée. Avis aux intéressés: suivez le guide, le filon rapporte.

Certains prétendent que ces sales bêtes des médias se tiennent toutes entre elles. Mais réflexion faite, avec un doigt de psychologie, on casse facilement leur instinct grégaire. Si l'anathème frappant les «mauvais» journalistes crée trop de remous et si des pousseurs de crayons se rebiffent, suffit, en somme, d'accorder des entrevues à quelques élus, *La Presse*, *The Gazette* et *Le Point*, pour ne pas les nommer. Ils se jetteront avec voracité sur cet os, offrant une belle tribune à l'artiste assis sur sa liste noire (laquelle pourrait d'ailleurs grossir un jour en englobant ses intervieweurs d'aujourd'hui, mais *basta!*).

Boycotter le boycotteur des collègues en criant «So, so, solidarité»? Ces médias, tenaillés par l'aiguillon compétitif, n'y songent même pas. Ils jouent le jeu. C'est parfait. Profitons de leur manque d'esprit de corps. S'ils sont bien dociles, on leur accordera de nouvelles entrevues. Sinon... Qu'ils rejoignent les rangs des parias.

Hélas! Pour pouvoir montrer les dents et contrôler des médias aplatis comme courtisans au passage du roi, faut quand même être gros. Très gros. Avec une stature internationale même. Oui, le petit artiste titillé par l'espoir d'un entrefilet dans la page spectacle du cahier culturel a intérêt à faire des courbettes devant les journalistes. Laissons-le profiter de leurs services gratuits, du moins le temps de se tailler un nom. Devenu ténor, peut-être aura-t-il lui aussi l'insigne privilège de faire un bras d'honneur aux emmerdeurs. Qu'il prenne son mal en patience d'ici là.

Robert Lepage l'a bien expliqué au *Point*, mardi soir. À son niveau, le dramaturge peut se permettre de dire ce qu'il pense d'une certaine partie de la presse mont-réalaïse. Il n'a pas de problème à vendre ses billets et, en définitive, peut se passer des journalistes. Que les indésirables ne souillent pas l'auguste paillason. À lui la liste noire. Réussir, c'est ça.

Le dramaturge de *Vinci* ne trône pas seul, Dieu merci, au sommet de la haute gomme internationale pléni-potentielle. En 1999, Luc Plamondon avait tassé du pied certains journalistes culturels du *Devoir* qui, du coup, n'arrivaient pas à obtenir de billets pour la pre-

mière médiatique de *Notre-Dame de Paris*. Faut dire que le spectacle allait rouler à guichets fermés durant plusieurs mois. Ils ne servaient à rien, ces journalistes. En début de carrière, passe encore, mais aujourd'hui... on écrème.

Prenez René Angelil, autre modèle planétaire. Lui, il a compris la *game* en vrai champion. En décembre dernier, le titre du magazine *7 jours* évoquant le jumeau congelé du fœtus de sa Céline ne lui plaisait pas, il a dit stop! on tue la une! Alors, comme par enchantement, 200 000 exemplaires déjà imprimés prirent le chemin de la purge. Ça, c'est du pouvoir comme on l'aime.

Un jour béni viendra, si les journaux se cramponnent encore à leur absurde privilège de liberté, où les gros seront si riches qu'ils pourront se transformer en «Citizen Kane». Le meilleur truc pour contrôler l'information, c'est quand même de posséder les médias en question. Dans le film d'Orson Welles, le magnat de la presse forçait les journalistes à écrire que sa petite amie était une grande cantatrice. Qui dit mieux?

Dans ce futur pas si utopique que ça — encore un petit effort, on y est presque —, tous les écrivains s'exécuteront, l'échine courbée et la mine dans le nez. Au besoin, on aura plusieurs médias qui feront la plogue les uns des autres. Pierre Karl Peladeau pourrait peut-être nous en enseigner un bout sur la question. Faut consulter les experts et serrer les rangs. On les aura jusqu'au dernier. C'est nous qui chanterons «So, so, so, solidarité» et pas eux. Na!...

otremblay@ledevoir.com

Une saison italienne en quatre expositions à Paris

AGENCE FRANCE-PRESSE

Paris — Du Grand Palais au musée d'Orsay, en passant par le musée du Louvre, Paris décline l'art italien en quatre expositions, où le dessin le dispute à la peinture et la photographie au design, jusqu'au début de juillet.

Parallèlement, le Louvre présen-

te une rétrospective intégrale des films de Roberto Rossellini et le musée d'Orsay, quatre concerts de musique italienne.

Depuis jeudi, ce sont les *Paysages d'Italie* qui occupent (jusqu'au 9 juillet) les cimaises des Galeries nationales du Grand Palais. Car c'est en Italie, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, que la

peinture de paysage devient peu à peu un genre à part entière, dégagé des sujets religieux, historiques et mythologiques.

Venus de l'Europe entière, les peintres qui faisaient le voyage à Rome pour étudier *in situ* les monuments et les ruines antiques pour les peindre ensuite dans leur atelier ne quittent plus leur pliant et

leur pin parasol: ils peignent en plein air. Plus de 190 œuvres, sur toile ou sur papier, composent un panorama significatif des 50 années de peinture de paysage en Italie qui, entre 1780 et 1830, ont bouleversé la représentation de la nature et préparé le terrain au paysage moderne.

Autres temps, autres lieux: c'est *L'Art italien à l'épreuve de la modernité, de 1880 à 1910* que présente le musée d'Orsay, du 10 avril au 15 juillet. Là aussi, la surprise est totale devant les grands tableaux d'un Michetti passionné par les fêtes populaires et les superstitions ou ceux d'un Mancini au réalisme poétique,

d'où l'antique n'est jamais absent. Nombre d'artistes italiens s'installent à Paris, comme les peintres Boldoni et De Nittis, les sculpteurs Troubetzkoy et Medardo Rosso.

On les quitte pour rejoindre les symbolistes (Segantini), les divisionnistes (Pellizza da Volpedo, Morbelli) et les sculptures futuristes de Wildt.

Le musée d'Orsay présente aussi deux belles expositions satellites. L'une d'elles est consacrée à Carlo Bugatti (1853-1940), père du sculpteur Rembrandt, décorateur, architecte, dessinateur, fabricant de meubles, créateur de modèles d'orfèvrerie et même inventeur d'une

bicyclette de compétition. L'autre raconte l'écrivain, poète et homme de théâtre Gabriele d'Annunzio (1863-1938), depuis les années de jeunesse jusqu'au délire du «Vittoriale», sa citadelle des bords du lac de Garde. Peintures, dessins, gravures, sculptures, objets usuels, meubles, habits, rien n'y manque, pas même un bouton de guêpe, au sens propre du terme.

Retour dans une Italie renaissante, au musée du Louvre, avec *Un siècle de dessin à Bologne*, qui présente jusqu'au 2 juillet une soixantaine d'œuvres réalisées entre 1480 et 1580, de Jacopo da Bologna à Michel-Ange.

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

L'Affaire Dumouchon
Texte de LISE VAILLANCOURT
Mise en scène: MARTIN FAUCHER
Avec: VINCENT BILODEAU, MACHA LIMONCHIK, MONIQUE MILLER et DENIS ROY
Assistance à la mise en scène: JEAN GAUDREAU
Concepteurs: JEAN BARD, LINDA BRUNELLE, MICHEL F. CÔTÉ, LARSEN LUPIN, SONOYO NISHIKAWA et JACQUES LEE PELLETIER
17 avril au 19 mai 2001
LES ARTS du Maurier
LA LICORNE
4559, PAPINEAU, MTL
RÉS.: (514) 523-2246

L'Organe

VOL. III N° 5 / 5 dollars

VENDREDI, 16

L'ORGANE N° 5, l'objet journalistique à géométrie variable du Nouveau Théâtre Expérimental est enfin arrivé.

Ce cinquième numéro de l'Organe, placé sous la direction d'Alexis Martin, se consacre à l'examen des mandats artistiques que se sont donnés les différents théâtres du Québec:

quels mandats pour quels théâtres?

L'Organe n°5 est en vente au coût de 5\$ à ESPACE LIBRE [1945 Fullum], au THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, à L'ESPACE GO et dans les librairies suivantes: RENAUD-BRAY, HERMES, GALLIMARD, OLIVIERI, L'APARTÉ

UNE PUBLICATION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL
TÉLÉPHONE (514) 521-4199
COURRIEL theatre@nte.qc.ca
SITE WEB www.nte.qc.ca

le nouveau théâtre

NTE

expérimental LE DEVOIR

De retour à Montréal pour 4 soirs seulement et pour la première fois à Québec!

Je suis un saumon
Texte, mise en scène et interprétation: Philippe Avron
Molière du meilleur «one man show» en 1999
Musique: Jean-Jacques Lemître Éclairages: André Diot

«Philippe Avron sublime l'art périlleux à une voix.» — *Le Figaro*
«Du grand art.» — *La Marseillaise*
«Ravissement en eau vive. Un solo d'une grande finesse.» — *Le Devoir*

À MONTRÉAL
Du 25 au 28 avril

À QUÉBEC
Du 2 au 5 mai

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34
3^e Pie IX, autobus 139

Téléphone: 514 253-8974

514-790-1245
1-800-361-4591
ADMSSION.COM

théâtre
PERISCOPE

2, rue Crémazie Est
angle de Salaberry
Réservation (418) 529-2183

L'Autre
Conception
mise en scène
et chorégraphies
Paula de Vasconcelos
Décor
Raymond Marius Boucher
Costumes
Louis Hudon
Anne-Marie Veeveate
Éclairages
Jean-Charles Martel
Interprètes
Céline Bonnier
Gregory Hlady
Heather Mah
Rodrigue Proteau
Carla Ribeiro
Bruno Schiappa
Paul-Antoine Taillefer
La création de
PIGEONS
international
USINE G
Du 5 au 21 avril à 20h00
1345, rue Lalonde
billetterie. 521-4493

CONSEIL DES ARTS

Le Conseil des Arts / The Canada Council / Arts and Letters / Le Canada / The Arts and Letters / The Canada Council

CONSEIL DES ARTS

F

LES ARTS du Maurier

THÉÂTRE

Le milieu du théâtre est beaucoup plus frileux que d'autres, celui des musées par exemple

SUITE DE LA PAGE C 1

Alexandre Lazaridès, des Cahiers de théâtre JEU, renchérit: «Est-ce que le théâtre a tourné le dos aux idées? On peut rattacher cette tendance à la tradition anti-intellectualiste au Québec. Nous sommes entre nous, en famille, et nous refusons l'opposition, la discussion sur le fond des choses.»

Pourtant, JEU persiste depuis vingt ans, non? M. Lazaridès fait alors remarquer que sa revue publie ses numéros des mois après les spectacles. Il souligne que la critique professionnelle compte maintenant pour du petit bois dans la grande forêt médiatique, particulièrement à la radio et à la télé. Il observe que les critiques sont exclus de la distribution des prix de l'Académie québécoise du théâtre (la Soirée des Masques). «Robert Lepage s'en est pris à des journalistes qui travaillent au quotidien, dit-il. Il rejette le droit de blâmer, de critiquer, de mettre en doute. Il me semble qu'il faut conserver à l'art une part de scandaleuse inutilité apportée par la critique à chaud. D'autant plus que le milieu ne se gêne pas pour piocher dans les textes critiques quand il s'agit de promouvoir un spectacle ou de démander une bourse.»

Gilbert David vient de participer à l'ouvrage collectif *Le Théâtre québécois, 1975-1995* (Fides). Dans son texte introductif, il analyse la nouvelle «réalité institutionnelle» de la scène nationale. Il en rajoute maintenant sur l'industrialisation de cet art et de son système médiatique satellite. «Le discours dominant sur le théâtre, c'est celui des médias de masse, et j'inclus là-dedans RDI, Radio-Canada ou même, fort probablement, la prochaine chaîne culturelle: on nous sert une série de clichés, de propos superficiels. C'est de la publicité déguisée, quand ce n'est pas carrément une relation de groupies, comme on en voit à des émissions comme *Flash*, dans des publications sur le showbiz. Dès qu'apparaît un discours critique, il semble extraordinaire par rapport à la norme abrutissante. Il n'y a plus d'alternative au discours triomphaliste et flagorneur qui va très bien avec le néolibéralisme. L'opinion est devenue une marchandise formatée comme les autres. Une marchandise monnayable en plus, par de petites attentions, de petites faveurs dans un monde incestueux où les chroniqueurs-vadrouilleurs sont transformés artificiellement en amis des artistes qui leur accordent des entrevues.»

Touche pas à ma pub!

En cinq ans, sous ma signature, *Le Devoir* a publié 67 textes où est cité Robert Lepage. En très grande majorité des promotions déguisées

(tel show, à telle heure, à telle place...) puisque je ne suis pas critique. Et juste trois textes jouant sur le mode unplugged qui ont visiblement suffi à susciter la mauvaise humeur de Lepage. Par ailleurs, une consultation rapide de la banque de données de Cedrom-SNI montre que dans une vingtaine de journaux et magazines québécois, en dix ans, le nom de Robert Lepage et le mot «génie» apparaissent de concert dans plus de 250 articles. On repassera pour la varlope et la mesure.

Le milieu du théâtre est d'ailleurs beaucoup plus frileux que d'autres, celui des musées par exemple. Quand *Le Devoir* a voulu publier l'information selon laquelle le McCord allait consacrer une exposition au TNM, la direction du musée (contrairement à celle du théâtre) a répondu avec empressement aux questions, se disant qu'un coup publicitaire précéderait celui de l'inauguration. «Je crois que le théâtre est en train de s'asphyxier dans la compétition entre les différentes troupes pour attirer le peu de public», commente alors Alexandre Lazaridès.

«Le théâtre québécois veut régler ses comptes de manière corporatiste. Notre scène ne veut plus de repères, et surtout pas de repères extérieurs.»

Gilbert David note que le «beau milieu» n'est pas plus tendre avec ses empêcheurs de théâtraliser en rond: Raymond Cloutier avait lancé une diatribe contre la course folle à la production et a été cloué au pilori par ses collègues (et des journalistes itou, c'est vrai); Wajdi Mouawad a martelé la place prise par les commanditaires sur la scène du TNM et aucun théâtre ne l'a appuyé, ou si peu. «Le rejet de la critique n'est qu'un symptôme d'un mal beaucoup plus profond, dit le professeur. L'horizon n'est pas tellement réjouissant: je pense que le théâtre québécois va s'affadir en misant sur la marchandisation dénoncée par Mouawad, le productivisme vilipendé par Cloutier. Les spectacles sont trop souvent inoffensifs, interchangeables. C'est la fuite en avant, comme dans tous les secteurs de l'industrie.» Il souligne la faible place du répertoire québécois sur les scènes: le TNM a préféré miser sur la faible *Stabat Mater II* de Normand Chaurette plutôt que de remonter *Les Reines*.

«On pourrait oser un parallèle avec la *Sûreté du Québec*, qui préfère les enquêtes internes en cas de bavures policières, ajoute finalement Alexandre Lazaridès. Le théâtre québécois veut régler ses comptes de manière corporatiste. Notre scène ne veut plus de repères, et surtout pas de repères extérieurs.»

Repère? C'était bien le nom de la compagnie de Robert Lepage, autrefois. Elle s'appelle maintenant Ex Machina. Du repère à la machine... sans la rage contre la machine...

Dominic Champagne et sa compagnie, Il va sans dire (*Don Quichotte, L'Odyssée...*), créent *La Caverne*, au Théâtre d'Aujourd'hui, après Pâques. Au seuil de ce repaire, des hommes préhistoriques, une famille nucléaire dont le fils rêve de dérober le feu pour révolutionner le monde. Au fond de cette cavité métaphorique, une réflexion sur le premier et le dernier homme, sur ce qui les unit: la soif d'autre chose et le destin tragique de ceux que la quête et le sens ne rassasient plus, ici, maintenant. Et puis entre les deux, c'est une farce, une fantaisie: «Je vais simplement proposer une P'tite vie préhistorique», avertit l'auteur-metteur en scène.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BAILLARGEON LE DEVOIR

De quoi traite la pièce *La Caverne*?

Ce qui m'intéresse au fond, c'est la question suivante: pourquoi les dieux ont-ils condamné celui qui a donné aux hommes le feu, les arts, l'industrie. Chaque été, je m'isole à la campagne et je ne fais rien. En revenant, en septembre, je prends encore mieux la mesure de notre civilisation qui revalorise la création, la production. Prométhée donne cette possibilité de faire un monde. On est jugé par ce qu'on accomplit. En même temps, cet univers détruit le monde, génère de l'angoisse, épuise tout le monde. La pièce pose donc la question de l'utilité de la civilisation, de l'industrie, des arts.

Comment la posez-vous dans la pièce?

Pour moi, Beckett est celui qui a le mieux posé cette question, en exposant le rien-faire contre l'activisme débridé. Mais je n'ai pas fait une pièce beckettienne. J'ai récupéré le mythe de Prométhée, mais pas la pièce d'Eschyle. Et puis je me suis inspiré de l'anthropologie de Roy Lewis. J'ai donc imaginé une famille préhistorique

THÉÂTRE

Prométhée chez les hommes de Cro-Magnon



«Ce n'est pas parce qu'un thème est sérieux qu'on doit le traiter avec sérieux», souligne Dominic Champagne en parlant de sa nouvelle création, *La Caverne*.

qui quitte l'Afrique pour chercher une vie meilleure, plus au nord. Le fils n'apprécie pas cette situation. C'est un peu l'homme révolté. C'est lui qui va déclencher la mutation du monde en domestiquant le feu.

Et comment s'établit le parallèle avec notre propre situation, des centaines de milliers d'années plus tard?

Je vais répondre par un détail. Je dois dire que, quand j'écrivais *La Caverne*, Dédé Fortin des Colocs s'est suicidé. Un autre Homo quebecus écaeuré, à bout, a donc décidé de débarrasser le monde de sa présence... Je le connaissais un peu, Dédé. Son geste insondable, ce geste radical, témoigne d'un malaise profond, d'un manque. Pour moi, l'art est une façon de transformer la vie qui n'est pas belle. Mais l'art ne suffit pas à certains. Alors, j'ai finalement décidé de mettre en scène le premier homme et le dernier, d'introduire un personnage contemporain qui voudrait en finir avec cette civilisation épuisante, paradoxale. Le feu libère l'humain et le brûle. Windows est un outil de liberté et d'asservissement.

Et avec tout ça, vous annoncez une comédie?

Ce n'est pas parce qu'un thème est sérieux qu'on doit le traiter avec sérieux. Et ce n'est pas une pièce à thèse, ni un show intello. Là, on parle de ce qui m'a habité pendant l'écriture. Je pourrais aussi établir des liens avec l'errance chez Ulysse. Au fond, c'est une farce, une fantaisie: je vais simplement proposer une P'tite vie préhistorique.

Il parle québécois, votre Pops cro-magnon?

Oui, oui. *La Caverne* est habitée par des Cro-Magnons québécois. Ils parlent parce que je n'avais pas envie de refaire *La Guerre du feu*. Le défi, c'était d'ailleurs de les rendre humains,

contemporains.

On pense aux *Flinstones*, à Fred Caillou...

On a cherché longtemps le ton, le geste, l'esthétique, les costumes. On a trouvé en allant vers le grotesque, le trivial. C'est encore quelque part entre La Poutine et Beckett, comme mes autres spectacles. Moi, je n'ai pas très peur des clichés. Par contre, j'ai la hantise de refaire ce qui a déjà été vu. J'ai souvent le sentiment, comme spectateur, de revoir souvent les mêmes spectacles. Alors encore une fois, je souhaite créer un univers différent, unique, assez original.

LA CAVERNE

Au Théâtre d'Aujourd'hui, du 17 avril au 12 mai

La Caverne

Une comédie préhistorique de **Dominic Champagne**

Avec Jean-François Casabonne, Julie Castonguay, Nathalie Claude, Miro et Julien Poulin

Au Théâtre d'Aujourd'hui > Du 17 avril au 12 mai

Musique originale de Ludovic Bonnier et André Barnard

Les billets s'arrachent au (514) 282-3900

THÉÂTRE IL VA SANS DIRE ARCHAMBAULT IMPRIMERIE mibest

Le Théâtre il va sans dire et le Théâtre d'Aujourd'hui présentent *La Caverne* de Dominic Champagne, une création du Théâtre il va sans dire.

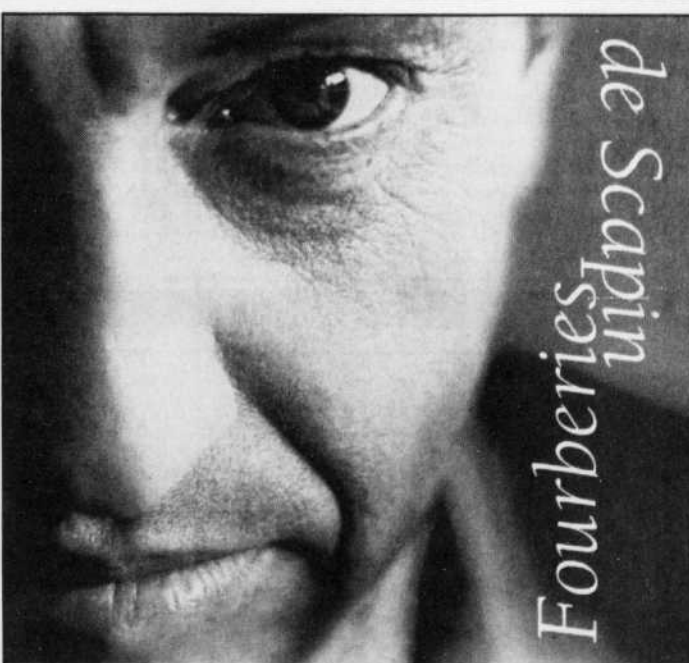
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

L'auteur du *Libertin* et du *Visiteur* vous propose un autre grand rendez-vous!

VARIATIONS NIGMATIQUES
DE RIC-EMMANUEL SCHMITT MISE EN SCÈNE DE DANIEL ROUSSEL
avec GUY NADON et MICHEL RIVARD
DU 24 AVRIL AU 20 MAI 2001 RÉSERVATIONS 866-8668 # www.tnm.qc.ca



Variations énigmatiques



de Scapin
Les Fourberies

En collaboration avec BANQUE NATIONALE

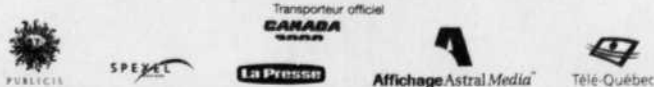
théâtre du rideau vert

Du 17 avril au 12 mai 2001 SUPPLÉMENTAIRES 2 et 3 mai 13h30

Mise en scène: Jean-Louis Benoît
Avec Marcel Leboeuf, Anne Dorval, Isabelle Blais, Claude Prégent, Pierre Collin, Guy Jodoin, Roger La Rue, Charles Lafortune, Gina Couture et Brigitte Lafleur

Assistance à la mise en scène: Maria Sartoux
Concepteurs: Mario Bouchard, François Barbeau, Michel Beaulieu et Rogé Francoeur

(514) 844-1793 - www.rideauvert.qc.ca
4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier. Service de garderie les samedis et dimanches en matinée, sur réservation seulement.



Les Lundis classiques
Direction artistique: Francine Chabot

Le 30 avril à 20 h - Espagne



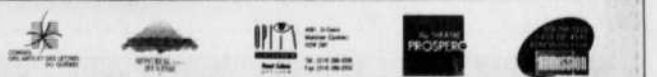
Production Triptyque présente

Les Soifs du désert

Mise en scène: Frédéric Dubois
Avec: Odette Caron, Louis-David Morasse, Myriam Houle et Marie José Normand

du 17 avril au 5 mai 2001

à 20h15, à la Salle intime du Théâtre Prospero
1371, rue Ontario Est (entre les rues Panet et Plessis)
Réservation: (514) 526-6582



LES ARTS

Entrevue avec Francis Veber

L'humour français

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Francis Veber déclare qu'un grand succès le plonge dans un état dépressif. Il avait vécu ça avec *La Chèvre*, en 1981, puis plus

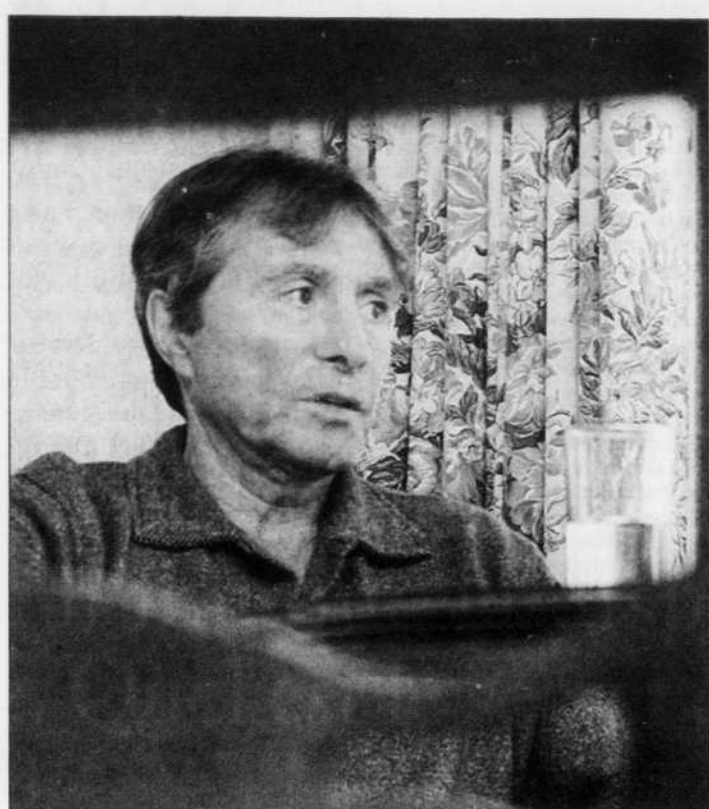
réemment avec *Le Dîner de cons*, pour lequel le cinéaste de comédies n'espérait pas le pactole. Les 9 300 000 entrées en France grâce au duo Lhermitte-Villeret l'ont jeté à terre. Il s'est dit que monter trop haut forçait à redescendre,

ce qui n'aurait rien de bon pour son prochain film. Ça l'inquiétait aussi d'avoir touché quelque part l'inconscient collectif, car il ignore pourquoi et comment. Puis Veber s'est mis à l'écriture du *Placard*, sa dernière comédie. En France, *Le Placard*, sur fond d'homosexualité en entreprise, d'exclusion et de rectitude politique, est en salle depuis neuf semaines et a passé la barre des cinq millions d'entrées. Ici, il vient d'arriver sur nos écrans.

Ça fait douze ans que, ses comédies très franco-françaises, Francis Veber les écrit à Los Angeles. Il vit là-bas, longtemps consultant pour les studios Disney, ensuite parce qu'il peut y travailler tranquillement, avec un recul face à sa patrie. Ecrire en anglais, pas envie. «*La comédie a des racines culturelles plus profondes que les films d'action ou d'enquête, estime-t-il. En Amérique, les gens ne rient pas, ne pensent pas de la même manière qu'en France. Rien à faire. On est trop différents.*»

Ses films parlent souvent d'exclusion, *Le Placard* comme *Le Dîner de cons*. «*Ça me touche, ce phénomène de l'exclusion à travers le regard des autres. On peut tous en être la victime un jour. Je n'aime pas le mépris, or il est là quand on dit de quelqu'un qu'il est un con, ou une tante. Dans *Le Placard*, je me suis penché également sur la rumeur, qui se propage d'autant plus vite lorsqu'elle est malveillante.*»

Le Placard réunit une brochette de stars, mais son tournage a débuté par une tragédie. Gérard Depardieu fut hospitalisé la veille du



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ça fait douze ans que, ses comédies très franco-françaises, Francis Veber les écrit à Los Angeles.

début du tournage et subit un quintuple pontage qui le mena aux portes de la mort. «*Sur son lit d'hôpital, il m'a dit: "Attends-moi." On l'a attendu plusieurs mois.*»

Trop de rôles mineurs pour des premiers violons dans ce *Placard*? «*Il n'y a pas de petits rôles pour de grands acteurs*», ré-

pond-il. Il trouva que tous ces témoins, Daniel Auteuil (le rôle principal), Gérard Depardieu, Michèle Laroque, Thierry Lhermitte, Jean Rochefort, Michel Aumont, s'épaulaient sur son plateau les uns les autres, comprenant qu'ils seraient plus forts si leurs vis-à-vis étaient bons. Nulle chicane à

bord. «*Daniel Auteuil eut à surmonter le défi d'être absent malgré son immense présence, de devenir à la fois transparent et remarquable*», précise-t-il.

Francis Veber avait quand même l'impression de marcher sur des œufs en abordant la question de l'homosexualité, à cause des pièges tendus autour du thème. Il est conscient aussi que le niveau d'homophobie varie selon les sociétés et que le Québec est plus évolué que la France en cette matière. Comment sa comédie traversera-t-elle l'Atlantique? Il l'ignore encore.

«*Mon film porte avant tout sur le regard de l'autre, explique le cinéaste. Pignon, le héros [Daniel Auteuil], ne change pas d'attitude après que ses collègues d'usine se sont mis à croire à son homosexualité. C'est la perception d'autrui qui se modifie et fait évoluer l'histoire.*»

«*Le Placard diffère de mes autres films parce que j'y ouvre la porte aux femmes. Michèle Laroque est un levier qui fait avancer l'action en confrontant le héros à sa vérité. Si jusqu'ici j'ai mis en scène surtout des hommes, c'est que j'ai peur des femmes, peur aussi de les ridiculiser. Demander à Pierre Richard de s'enfoncer dans une flaque de boue, ça ne me dérange pas, alors qu'avec une femme, je n'ose pas. Et puis, rares sont les actrices françaises capables d'être à la fois comiques et séduisantes. Disons surtout que j'ai manqué jusqu'ici de courage. Cela dit, mon prochain scénario sera porté par un couple. On verra bien.*»

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

ODEON

THÉÂTRE DE L'EUROPE



L'Orestie

d'ESCHYLE

mise en scène de GEORGES LAUDAUNT
texte français de DANIEL LOAYZA

La Troupe de l'Odéon sur la scène du TNM !

«*La troupe de l'Odéon, rejointe par Christiane Cohendy, habite avec cran ce palais prenant rêvé par Lavaudant.*»
Le Nouvel Observateur

«*... une cérémonie de la plus haute tenue... Sylvie Orcier, (Électre) est une vraie grande actrice, elle brûle à froid, elle soulève des montagnes du bout de son index.*»
Le Monde

«*... exemplaire représentation de L'Orestie.*»
Télérama

«*... Christiane Cohendy (Clytemnestre) d'une puissance exceptionnelle... On se laisse captiver, ému, bouleversé jusqu'aux tréfonds par les séquences qui se succèdent.*»
La Croix, L'Événement

du 4 au 16 septembre 2001 à 19 h

BILLETS EN VENTE DES MAINTENANT 866-8668

Disponible en abonnement



LE PLACARD

Réalisation et scénario: Francis Veber. Avec Daniel Auteuil, Gérard Depardieu, Thierry Lhermitte, Michèle Laroque, Michel Aumont, Jean Rochefort.
Image: Luciano Tovoli.
Musique: Vladimir Cosma.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rarement a-t-on vu tant de figures de proue du cinéma français réunies pour une comédie. Autour de Daniel Auteuil, qui tient la vedette, fleurissent des rôles secondaires interprétés par Gérard Depardieu, Thierry Lhermitte, Jean Rochefort, Michèle Laroque et Michel Aumont. Ils se sont amusés de toute évidence entre copains, sans chercher à imposer des prestations de haut vol, car le film est plutôt mal joué, surtout par Daniel Auteuil, à côté de ses pompes. Du moins, la crème des acteurs français est-elle réunie pour la photo de famille. Le succès du *Dîner de cons*, précédent film de Veber, explique pourquoi

tout le monde veut désormais sourire à ses côtés. Cela dit, *Le Dîner de cons* reposait sur des répliques comiques solides. Beaucoup moins *Le Placard*, où l'on rigole à certains gags absurdes sans entrer de plain-pied dans l'univers homophobe dessiné à gros traits.

Le Placard fera sans doute moins rire au Québec qu'en France. L'homosexualité, au centre du film, est chez nous sinon entrée dans les mœurs, à tout le moins mieux acceptée qu'en France. La situation ici dépeinte, où l'homosexualité présumée d'un cadre cause un émoi dans une usine, peu nous sembler excessive, encore qu'une société n'est jamais aussi évoluée qu'on le croit, la nôtre y compris.

Le film suscite quand même un malaise, à cause de l'intolérance primaire qui est le grand sujet du *Placard*. On a l'impression de se retrouver dans un monde quasi archaïque où les personnages secondaires sont des icônes de la rouerie ou de la bêtise.

Daniel Auteuil incarne François Pignon, pauvre type inhibé et passe-muraille, divorcé incon-

solable, comptable au bord de perdre son boulot dans une usine. Une sorte d'ange, un nouveau voisin (Michel Aumont), l'empêchera pourtant de commettre l'irréparable et le convainc de se faire passer pour gay. Ses patrons, qui fabriquent des préservatifs, n'oseront pas, estime-t-il, passer pour de mauvais coucheurs en renvoyant un homosexuel. De fait... ils le gardent.

Côté prestations d'acteurs, la comédie de Veber ne vole pas haut, du moins dans le champ d'Auteuil, qui cabotine à qui mieux mieux et ne parviendra jamais à habiter son personnage. Sa seule vertu réside dans un contre-emploi de pauvre type, comme il n'en avait pas joué depuis *Manon des sources*, sauf qu'ici il n'est que l'ombre de ce rôle majeur, un second couteau de pacotille, sans la passion qui l'animait dans l'œuvre de Berri.

Le film repose sur le regard des gens posé sur l'autre, celui qui n'entre pas dans la norme et sur le dos de qui les ragots vont bon train, il repose également sur la rectitude politique, aussi perni-

cieuse que l'homophobie. Burlesque au possible, le personnage de Gérard Depardieu, en macho qui bouffe du gay jusqu'à ce qu'il vienne son capot trop brusquement. Jean Rochefort dans la peau du patron changeant son fusil d'épaule en fonction du vent du jour n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent. Quant à Thierry Lhermitte, si présent dans *Le Dîner de cons*, on l'a relégué ici au bas profil de facétieux, porté quand même par l'élégance de son sourire plein de malice.

Le Placard révèle surtout le gaspillage de grands talents, comme on le voit plus souvent dans le cinéma américain. Là-bas, en un seul film, des vedettes en bouquet jouent parfois des caméos. Ici, Michel Aumont qui dégage une humanité et Michèle Laroque toujours fine et mordante sont ceux qui rehaussent le niveau général de l'interprétation. Trop de joueurs, pas assez de figures bien dessinées et un comique à traits gras. *Le Placard*, qui triomphe en France, montre ses ficelles en se décollant du milieu dont il prétend faire la satire.

CINÉMA

Fausse satire

U-869 : le sous-marin perdu En octobre 1991, à 100 kilomètres à peine au large des côtes du New Jersey, un plongeur amateur découvre par hasard l'épave d'un sous-marin allemand de la Deuxième Guerre mondiale. Pourtant, rien dans les archives de la marine américaine, britannique ou allemande n'indique la disparition d'un U-boat dans cette zone. Quel est le secret de cette mystérieuse épave ?

HiSToRiA

LA FACE CACHÉE DE L'HISTOIRE

Ce soir et demain soir 20h.

POUR CONNAÎTRE TOUTE L'HISTOIRE

ARTS

MÉDIAS

Fin de saison

Pourquoi la série *Fortier* est-elle déjà terminée? La question a été posée je ne sais plus combien de fois depuis une semaine.

Deux réponses. La première raison, c'est que les producteurs ont moins d'argent qu'avant pour faire des émissions. Tout le monde s'adresse aux mêmes organismes de financement, qui n'ont pas nécessairement vu leur budget croître alors que le nombre de chaînes, lui, a augmenté. Résultat: *Fortier 2* a compté huit épisodes alors qu'il y a un an la série en comptait dix.

La deuxième raison, ce sont les sondages. Les réseaux réservent habituellement leurs gros canons pour la sacro-sainte période des sondages BBM, au grand désespoir des téléspectateurs qui voient ces jours-ci leurs émissions préférées quitter l'antenne, puisque cette période est terminée.

La firme BBM effectue de grands sondages auprès de milliers de personnes sélectionnées pendant cinq semaines à l'automne et sept semaines à la fin de l'hiver. Ces sondages sont réalisés en remplissant un cahier d'écoute à la main. Pas fous, les réseaux placent, dans leur grille-horaire, des émissions-vedettes (comme le gala de l'ADISQ, celui du MétroStar, des miniséries de prestige) pendant cette période, ce qui permet de vendre aux annonceurs à un tarif qui tient compte d'un niveau d'auditoire très élevé.

Le problème, c'est que la firme Nielsen effectue elle aussi des sondages quotidiens à l'aide d'un appareil électronique, l'audiomètre, que cette pratique se répand avec le développement technologique dudit appareil et que les annonceurs comprennent de plus en plus que l'auditoire réel des réseaux est très variable selon les périodes de l'année.

Le bureau montréalais de Nielsen nous a d'ailleurs fourni le niveau d'écoute de tous les réseaux pour l'ensemble du Québec pendant les 52 semaines de l'année télévisuelle 1999-2000. Des chiffres fort éclairants.

Ainsi, si la moyenne d'écoute totale des quatre réseaux conventionnels (SRC, TVA, TQS et TQ) est de 63,5 % de l'auditoire durant les 52 semaines de l'année, cette écoute est très inégale. Elle augmente graduellement tout au long de l'automne, baisse sérieusement pendant les Fêtes, remonte en février-mars et s'écroule ensuite tout le long du printemps et de l'été. Pendant les onze dernières semaines sondées, la part totale des réseaux conventionnels n'a pas dépassé 59 % et a baissé jusqu'à 53 %.

Il y a eu des semaines dans l'année (et pas seulement pendant l'été) où TVA, qui a déclaré toujours rejoindre 35 % de l'auditoire, rejoignait en fait 28 ou 29 % de celui-ci, et même 23 ou 24 % pendant l'été!

Cette baisse est évidemment à mettre en parallèle avec la montée des chaînes spécialisées francophones, dont l'écoute était de 20,8 % au total sur la



Paul Cauchon

moyenne des 52 semaines, mais avec des pointes de 27 ou 28 %.

L'actuel patron de TVA, Reynald Brière, est conscient du problème. Lors des audiences du CRTC sur la transaction Quebecor, il a déclaré qu'avec le développement de l'audiomètre, il faut prévoir que les sondages pourront être menés sur une plus longue période.

Les réseaux vont bientôt étaler leur programmation sur un plus grand nombre de semaines, dit-il. Mais ils auront besoin de plus d'argent pour précisément concevoir une programmation intéressante à un autre moment que pendant les mois de novembre et mars.

Les téléspectateurs resteraient-ils devant leur petit écran au printemps si on leur présentait des émissions «locomotives»?

Dans l'industrie télévisuelle, on admet que les annonceurs font de plus en plus de pression pour obtenir des émissions de qualité tout au long de l'année.

Remarquez qu'aux États-Unis, où Nielsen domine le marché des sondages, la tendance est déjà observable, alors que nos voisins lancent des émissions-vedettes à différentes périodes de l'année, histoire d'attirer un téléspectateur fortement sollicité par des centaines de chaînes spécialisées.

Radio-Canada a fait des tentatives en ce sens, par exemple en lançant *La Fureur* en plein été et en transportant ensuite ce succès pendant la haute saison.

Mais les réseaux sont pris avec un dilemme: ils se font accuser de délaisser leurs téléspectateurs dès que le printemps arrive alors qu'au Québec l'écoute de la télévision diminue avec le retour du beau temps. Question: les téléspectateurs resteraient-ils devant leur petit écran au printemps si on leur présentait des émissions «locomotives»?

Un dernier détail. Radio-Canada termine aussi sa saison plus tôt, en raison des éliminatoires du hockey qui bouleversent les programmes. Le contrat avec la LNH doit être revu l'année prochaine. On souhaite vivement que la société d'Etat puisse se débarrasser de cette contrainte qui fait hurler les responsables de la grille-horaire. Radio-Canada pourrait très bien lancer quelques séries importantes au printemps.

À Radio-Canada, on évoque souvent la grande tradition radio-canadienne pour justifier de maintenir le hockey en ondes. On rappellera à ses défenseurs que la télé en noir et blanc était aussi une grande tradition radio-canadienne et que personne ne pleure sa disparition.

pcauchon@ledevoir.com

JAZZ

Monsieur Lewis

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Depuis une semaine, depuis qu'il est mort, les mêmes mots ou qualificatifs reviennent: souci pointilleux de l'élégance, individualiste farouche, habile jongleur des silences qui s'interposent naturellement entre deux notes, personnification de la civilité, militant ardent de la délicatesse, architecte de la noblesse musicale... Si Armstrong fut un roi, Ellington un duc et Basie un comte, lui en imposait tellement qu'on lui donnait spontanément, et par respect, du monsieur.

Il s'appelait John Lewis. Né le 3 mai 1920 à La Grange, dans l'Illinois, il grandit à Albuquerque, dans le Nouveau-Mexique, où il étudia de front l'anthropologie, le piano et la composition. Après avoir creusé dans le détail le parcours obligé du combattant, Monsieur Lewis, pour faire court, a tout fait. Tout réalisé. Tout accompli. Il fait partie de ce groupe restreint, donc sélect, de musiciens qui ont libéré le «djazze», l'ont affranchi de manière à ce qu'il plonge franchement, clairement, dans ce qui fait l'intemporalité.

Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Lester Young, Zoot Sims, Charles Mingus et bien d'autres aimaient le style que Lewis inventa pour le piano. Pour les touches noires et ivoires, il ciselait une manière de faire, une façon de peser, qui s'apparente à la pureté. Peut-être bien que, sur cet instrument, Lewis avait le style le plus pur qu'il y ait eu dans toute l'histoire du jazz.

Écouter Lewis brosser les gammes de *Blues In C*, ou *Skating In Central Park*, ou n'importe laquelle de ses compositions, de ses interprétations, c'est entendre le style d'un homme farouchement individualiste. D'un bonhomme qui avait horreur des lieux communs, des notes toutes faites, comme on le dit de ces idées surfaites. Le comble, c'est que tout en étant cela, il était très épris ou très soucieux de l'histoire. Chose rare, il était parvenu à moderniser sans faire table rase du passé. C'est là une part du Mystère Lewis.

L'autre part? Elle tient en un mot: la beauté. Avec Duke Ellington, il partage ce souci ou plutôt cette sensibilité pour la traduction musicale de la beauté. Quelque chose qui découle peut-être d'une bonne propension à l'étonnement. Autrement dit, il n'y a rien de blasé, de triste ou de cynique en lui. Écouter *Django* ou *Vendôme* — Lewis était si francophile qu'il avait colonisé la langue de Queneau —, c'est entendre de la beauté. Toutes ses nuances, tous ses reliefs. Monsieur Lewis était éternellement séduit par des banalités comme la clarté du ciel ou l'éclat des fleurs de la Méditerranée. On rigole? Il possédait une résidence secondaire à Grasse, capitale des parfums confectionnés par les républicains du goût fin.

Pour l'embrasser sans la pressurer, pour la saisir en son entier sans l'altérer, la beauté, Lewis joua de l'économie en lui gommant tout ce qui en fait l'avari-celle soupesait sans être pingre. En un mot, il se concentrait sur chaque note. Il les ciselait une à une. Il ne jouait jamais en grappe. Il était plein d'attention. Cela n'était pas sans agacer Milt Jackson.

Celui-ci est à l'origine du Modern Jazz Quartet.



ARCHIVES LE DEVOIR

Le Modern Jazz Quartet, avec John Lewis à droite de la photo.

Enfin... ce n'est pas tout à fait cela. Voilà, en 1951, soit juste après avoir activé avec Gil Evans, Gerry Mulligan et Lee Konitz la *Birth of The Cool* de Miles Davis, Lewis rejoignit le Milt Jackson Quartet. Ray Brown en était alors le contrebassiste et Kenny Clarke, le batteur. Ces deux-là partis, Percy Heath s'empara des quatre cordes et du bois verni, Connie Kay des peaux et des baguettes. Du coup, les rapports de force furent bouleversés.

Ces deux derniers défendant davantage les couleurs du «moins c'est plus» que le style du racolage, de la vulgarité, l'ensemble fut baptisé The Modern Jazz Quartet. Ce groupe qui détient le record de la longévité inventa littéralement le jazz de chambre. Devenu le véhicule de Lewis, le Modern Jazz Quartet s'agrippa autant à Brahms qu'au blues des origines noires. Le Modern Jazz Quartet, c'est au fond la musique de chambre revue et surtout corrigée par les rythmes noirs et les battements indiens. Lewis, ne l'oublions pas, était aussi... anthropologue.

Cette volonté d'allier l'euro-péen et l'afro-américain, à laquelle Ellington succomba à l'époque de l'*Afro Eurasian Eclipse*, donna certains cafouillages. On pense au *Third Stream*. Mais reste qu'elle favorisait la mise au monde d'Ornette Coleman et autres saltimbanques.

Du début à la fin, jamais Lewis ne dérogea à la ligne qu'il s'était fixée: avoir la perfection dans sa ligne de mire. On dit souvent, on répète trop, que la perfection n'est pas de ce monde. Rien n'est plus couillon, il n'y a pas d'autre mot, que cette phrase toute faite, toute bête, que les esclaves du prêt-à-penser répètent à satiété pour mieux excuser leurs manques. La perfection, Lewis l'a atteinte et se l'est appropriée à au moins cinq reprises.

Lesquelles? À vous de chercher. À vous de fouiner.

LA VITRINE DU DISQUE

Coup de poing

LIVE IN NEW YORK CITY

Bruce Springsteen & The E Street Band
Columbia (Sony)

Certains se plaindront, c'est sûr. Ils se plaignent déjà dans les forums sur Internet. Le Boss a été chiche, une fois de plus, privant ses ouailles de chansons déjà données sur scène et officieusement intégrées au canon sacré (il en a ainsi laissé de côté des dizaines en trente ans d'incessante production). Du nombre des nouvelles chansons créées lors de la tournée-retrouvailles de Bruce Springsteen avec ses gars du E Street Band, seules *Land Of Hope And Dream* (la chanson finale de tous les spectacles) et l'événementielle *American Skin (41 Shots)*, commentaire féroce à l'endroit de la force policière et ses flagrants excès de zèle, ont abouti sur le document-témoir *Live In New York City*, échantillonnage des deux ultimes soirs de l'extraordinaire série de dix spectacles assenés au Madison Square Garden au début de l'été 2000. Manquent à l'appel: *Code Of Silence*, *Further On Up The Road*. Sans compter un gros tiers de chouettes versions de fortes chansons.

C'est incomplet, donc. Insatisfaisant? Écoutez l'intro de *Prove It All Night* et jurez-moi qu'il ne se passe pas là quelque chose d'essentiel. Quelque chose comme un renouvellement des vœux dans un couple. Quelque chose comme un coup de poing dans le ventre mou de la désabusion (l'emprunte le néologisme au regrette Nino Ferrer). Quelque



chose comme la preuve réitérée que le rock'n'roll peut sauver, sinon le monde, au moins quelques centaines de milliers de spectateurs. Et d'auditeurs.

Comme pas mal d'autres Montréalais, je n'ai pas assisté à la formidable réunion de Bruce et de son E Street Band: l'itinéraire nous passait outre. Mais j'ai pourtant la très palpable impression d'en recevoir le plein impact. Dans l'auto, à fort volume, ce double disque permet une expérience (presque) aussi intense et marquante que sur place, j'en jurerais. Ce ne sera pas plus puissant le 7 avril lors de la télédiffusion à HBO (et TMN). Les cuivres soul de *Tenth Avenue Freeze-Out*,

frain d'*Out In The Streets*, l'évocation pleine d'air salin d'*Atlantic City*, l'hypnotique version électrique de *Youngstown* et surtout, surtout, les formidables rendus des géantes *Jungleland* et *Born To Run* donnent à quiconque aime un jour le rock de quoi se remplir les poumons, le cœur et les oreilles.

C'est comme si Springsteen, appuyé par le meilleur groupe de rock'n'roll jamais rassemblé, avait résumé 45 ans d'histoire du rock en deux heures. Pour que ça serve encore. «*Elvis is alive!*», hurle Bruce. Le rock est vivant tant qu'il insuffle à la vie un peu de jus. «*Dreams will not be thwarted / Faith will be rewarded*», chante-

re-t-il dans *Land Of Hope And Dream*. Peut-être faut-il croire au bonheur.

Sylvain Cormier

HOLLYWOOD GOES WILD!

Artistes divers
RPH Productions

Ah! Ces étoiles de Hollywood, que de talent! Tellement, de fait, qu'elles ne peuvent s'empêcher de croire qu'elles en ont dans tout. D'où cette tripotée de pointures du grand écran poussant la chansonnette le temps d'un album dont les profits sont (partiellement) destinés à The Wildlife Waystation, grands sauveteurs de bêtes devant l'éternel. Chanter quand on est Brad Pitt? Johnny Depp? L'enfance de l'art! Qui sait jouer sait interpréter, non? En plus, ça ne compte pas vraiment, puisque c'est pour la bonne cause: si c'est réussi, une petite gloire en résulte, et si c'est lamentable, ça fait toujours une baleine de sauvée. Opération sans risque.

Cela donne quoi? Du swing façon Jeff Goldblum, qui a le mérite de plaquer lui-même ses souples gammes sur les ivoires. Du sous-Lou Reed manière Russell Crowe, nettement moins à l'aise dans l'arène rock que dans les plates-bandes de Spartacus. Du similitellencamp par le pitoyable Pitt. De la naïve récitation par un Depp abyssal (l'adjonction d'Iggy Pop ne sauve rien). Des sparages de Bruce Willis en Blues Brother honoraire: il nous avait déjà fait le coup. Du PJ Harvey (*Hardly Wait*) avec Juliette Lewis dans le rôle de la foldingue de service:

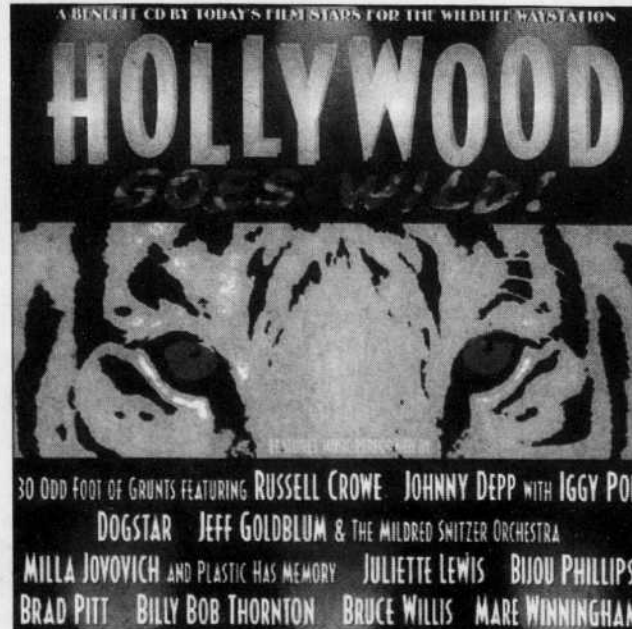
not exactly a stretch, comme disent les Ricains (mais fort bonne chanson néanmoins).

Au mieux, cela donne l'honnête performance du cher réalisateur-acteur Billy Bob Thornton, l'homme à la casquette Sun Records vissée au front, s'offrant un morceau folk-rock d'excellent niveau (on n'est pas surpris: ce type appartient à la culture rock). On obtient aussi, agréable surprise de l'album, la très jolie *It's So Hard*, écrite, composée et interprétée par Mare Winningham, qui pourrait être chanteuse folk demain matin si ça lui prenait: j'achète ce beau timbre, cette sensibilité, ce sens évident de la mélodie. Milla Jovovich ne s'en tire pas méchamment non plus, signant *On The*

Hill, une de ces chansons sans air qui s'effiloche délicieusement dans un désert de carton-pâte.

Au total, l'affaire est quand même moins ridicule qu'annoncé par le ronflant recto du livret: il y a bel et bien du talent à l'œuvre (et quelques fendants au rendez-vous). Après tout, le désir de chanter est légitime à Hollywood: un demi-siècle après l'ère faste des Gene Kelly, Judy Garland et autres artistes complets, ces gens-là n'ont plus de comédies musicales où s'exprimer pleinement. Le disque comble en cela un déficit. Il ne manque plus maintenant que la séance de claquettes en DVD. Peut-on vivre sans Brad Pitt et Fred Astaire en duo virtuel?

S. C.



MAGAZINE CULTUREL
DIMANCHE 17h
Animation : Yves Desagnés
Invités : Denis Bouchard, Yves Duteil et Gilles Ste-Croix, concepteur de «Cheval-Théâtre».

LES ARTS

MUSIQUE

DISQUES CLASSIQUES

Ailleurs, ici, bon, mauvais



Dans le sens des aiguilles d'une montre, les compositeurs Adrian Moore, Régis Renouard Larivière, Beatriz Ferreyra et Gilles Gobeil.

Cinéma sonore

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Quatre jours d'électroacoustique, neuf concerts (deux par soir pendant quatre soirs, en plus d'un programme de jeunes compositeurs montréalais), 35 haut-parleurs, quatre compositeurs invités: c'est ce que propose la nouvelle édition de la série *Rien à voir*, la neuvième, toujours organisée par l'organisme Réseaux, diffuseur et promoteur montréalais de la musique électroacoustique.

Du «cinéma pour l'oreille»: l'événement conserve sa formule et présente une armada de haut-parleurs en guise d'orchestre, dans un environnement plongé dans le noir et où les signes visuels sont réduits à leur plus simple expression. Mais encore plus, la série n'a jamais mieux porté son nom que depuis qu'elle est accueillie dans les entrailles du Complexe Ex-Centris, boulevard Saint-Laurent. «Ça permet de lever le malentendu de la scène. Là, on est dans une salle de cinéma, il n'y a pas de scène. On est encore plus proches de notre propos, la diffusion sonore. C'est la musique qui importe», explique Robert Normandeau, compositeur et cofondateur de l'organisme Réseaux et de la série *Rien à voir*.

Lundi, le Britannique Adrian Moore interprétera plusieurs de ses œuvres, dont certaines viennent d'être publiées sous l'étiquette montréalaise Empreintes DIGITALes. Un compositeur dans la jeune quarantaine, de la deuxième génération en Angleterre, Moore «est de la génération des compositeurs qui sont tombés dedans quand ils étaient petits, explique Robert Normandeau. Ils ne sont pas passés de la musique instrumentale à la musique électroacoustique». Moore est reconnu pour sa palette sonore extrêmement étendue. «Il travaille sur la matière, avec des timbres riches.» Avec Jonty Harrison, auprès de qui il a fait ses études à Birmingham, «ils ont carrément un orchestre de haut-parleurs, avec lequel ils font des tournées. Ils sont passés maîtres dans le domaine de la spatialisation sonore».

Le lendemain, le Français Régis Renouard Larivière dévoilera ses musiques, dont la plupart n'ont jamais été diffusées ici. À l'instar des compositeurs d'une jeune génération qui, «délibérément, se sort du postmodernisme», Régis Renouard Larivière «revient à une musique minimale, plus pure, plus dépouillée, dans laquelle le silence a autant d'importance que le son. Il fait des musiques comme à peu près personne n'en fait». L'an dernier, Normandeau avait présenté une des pièces de Renouard Larivière lors d'un de ses concerts. La réaction du public et la critique dithyrambique ont précédé son invitation.

Mercredi, le Montréalais Gilles Gobeil, un des cofondateurs, en 1991, de Réseaux, y ira de sa prestation sur console de son, dont le style est reconnaissable entre tous. «C'est assez exceptionnel, assure Robert Normandeau. Depuis 12 ans, il enfonce le même clou, revient aux mêmes thèmes. Les mêmes éléments sonores, caractérisés par des écarts absolument incroyables entre les sons les plus forts et les sons les plus faibles.»

Seule femme de cette édition — elles sont plus rares dans le domaine —, Beatriz Ferreyra, originaire d'Argentine mais résidant en France, clôturera la série, jeudi. À la suite du *Traité des objets musicaux*, de Pierre Schaeffer, une référence dans le domaine, publiée en 1966, Ferreyra a collaboré de façon importante à trois disques publiés deux ans plus tard, *Solfège de l'objet sonore*. «Elle était à la source même des recherches de Schaeffer», explique Normandeau. Dans sa musique plus référentielle, moins abstraite, Ferreyra a recours à des sons dits anecdotiques, «repérables», et propose un travail «très fin» qui «raconte des histoires». La compositrice donnera également une conférence le mardi 10 avril à la faculté de musique de l'Université de Montréal, à 13h (salle B-399).

Les musiques de *Rien à voir* (9) seront diffusées ultérieurement sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, dans le cadre de l'émission *L'Espace du son*, réalisée par Mario Gauthier. Ceci dit, rien ne vaut l'expérience d'avoir des points de diffusion démultipliés, d'entendre plusieurs sources sonores, d'entendre et de goûter l'art de l'interprétation: «La part d'interprétation est énorme.»

Normandeau arrive de Bruxelles où il a participé, à titre de membre de jury, à un premier concours de spatialisation. «J'étais assez convaincu de la chose, et le concours a confirmé ce que je pensais. L'interprète prend l'espace intérieur de la bande et, à titre de diffuseur, le magnifie. Si des sons s'éloignent dans la pièce, il va accentuer ce phénomène. Essentiellement, c'est un travail d'amplification des gestes qui sont faits sur la bande. C'est un travail extrêmement difficile à faire. Il y a très peu de bons diffuseurs. Ils doivent rendre justice à ce qu'il y a dans l'écriture.» Heureusement, les gens invités par *Rien à voir* sont reconnus comme de bons diffuseurs, qui peuvent assumer cet aspect.

RIEN À VOIR

Du 9 au 12 avril, à Ex-Centris, à 19h et à 21 h
Renseignements: www.rien.qc.ca

LANG LANG

J. Haydn: Sonate en mi majeur, Hob. XVI:31; S. Rachmaninov: Sonate n° 2 en si bémol mineur, op. 36; J. Brahms: Six Klavierstücke, op. 118; P. I. Tchaïkovski: Dumka (Scène paysanne russe), op. 59 et Nocturne en do dièse mineur, op. 19 n° 4; M. Balakirev: Islamey, fantaisie orientale. Lang Lang, piano. Telarc CD-80524

L'étiquette Telarc nous a présenté, il y a quelques années, le premier disque du jeune violoniste manitobain James Ehnes, qui offrait les vingt-quatre *Caprices* de Paganini. Notre interprète avait alors 18 ans, exactement l'âge du Chinois dont il est ici question. Généralement, malgré le fait qu'ils se mettent à envahir nos scènes — un phénomène dont nul ne saura se plaindre —, on éprouve une certaine difficulté à retenir leur nom. Mais ce jeune prodige a un nom tellement facile à retenir qu'on ne veut pas l'oublier: Lang Lang.

On a croqué sur le vif le récital qu'il donnait en août dernier à l'Auditorium Florence Gould du Hall Seiji Osawa, à Tanglewood. La salle a bonne réputation quant à l'acoustique et est porteuse de prestige, faisant souvent office de carte de visite qui ouvre la porte de l'impressionnant Carnegie Hall de New York (où d'ailleurs il se produira pendant la saison 2000-01, si ce n'est déjà fait). On entend trop de supposés pianistes prodiges pour ne pas écouter avec sévérité.

Pour ne ressortir de l'écoute que plus ravi et enthousiasme! La deuxième sonate de Rachmaninov (une œuvre que je ne prise pas spécialement; elle fait les beaux jours des concours pour qu'un pianiste y étale son pianisme et qu'on commence à moins le boudier au récital) trouve ici une très prégnante interprétation. Les pièces de caractère de Tchaïkovski sont traitées comme de petits morceaux de cristal que les doigts s'amuse à faire briller. Passons maintenant à la substance.

La sonate de Haydn retenue est interprétée avec une science consommée de l'art de la composi-



André Laplante

tion. Comme il est inspirant d'entendre Lang Lang nous faire ressentir comment un motif d'accompagnement devient motif principal, de se plaire dans les dissonances sans que le heurt ne choque, comme une épice exotique vient rehausser l'arôme et raviver le goût. *Islamey* (l'œuvre qu'on juge encore aujourd'hui comme la plus difficile jamais écrite pour piano) est un pur feu d'artifice. On voudrait comparer qu'on citerait les rarissimes réussites discographiques toujours en se disant sans vergogne qu'enfin on entend tout ce que cette page a à dire (et, surtout, on se dit que Lang Lang devrait oser le couplage avec *Shiraz*, de Claude Vivier, ô quel rêve...).

Côté «substance», l'opus 118 de Brahms vient à la rescousse pour nourrir le jugement — ce qui confirme à quel point le programme est bien construit. Dans ce répertoire, Lang Lang se hisse à la hauteur de deux de ses pairs les plus chers des aficionados de cette musique: Julius Katchen et Hélène Grimaud. Pas qu'il les imite, loin de là, et la largeur du spectre offerte entre les manières de concevoir ici évoquée montre à quel point «toutes les bonnes choses viennent par trois» (vieux dicton viennois) et que j'ai trouvé la troisième étoile de ma constellation pour cet opus 118. Pianiste dont on s'accroche aux pas, Lang Lang, en sa première floraison, va vous procurer une soirée incroyable, qu'ensuite, grâce au disque, vous prendrez un immense

plaisir à réentendre ou à partager avec vos amis chers qui savent ce que belle musique veut dire.

Un mot sur la technique, superbe, et qu'avec une chaîne même assez ordinaire (pas sur un «ghetto-blaster» cependant) vous allez savourer. Prêtez attention à ce que les techniciens appellent «l'ambiance». Serez-vous capable de ne pas applaudir comme le public ravi du moment de la captation? Le défi est lancé.

LAPLANTE - TALMI

P. I. Tchaïkovski: Concerto pour piano et orchestre en si bémol mineur, op. 23; Symphonie n° 1 en si mineur, op. 13 «Rêves d'hiver». André Laplante, piano; Orchestre symphonique de Québec, dir.: Yoav Talmi, Chaîne culturelle de Radio-Canada RIC2 9970

Autant le son du disque dont je viens de vous parler est splendide, autant celui-ci dessert à la fois le soliste, l'orchestre et le chef. Avez-vous un disque dont on attend tout et qui ne livre (presque) rien. On y subodore la bonne volonté, on y devine la gratuité du don, et tout s'arrête là. Les cors sont quelconques, les violons massacrés dans une prise de son d'une dureté indescriptible, surtout dans un programme qui se veut racoleur.

J'aime André Laplante. Donc, je ne peux vous recommander cette

version du 1^{er} concerto de Tchaïkovski. Non pas qu'il joue mal. Seulement parce que c'est mal enregistré. Je demeure optimiste en l'avenir de l'OSQ, mais pas diffusé de cette manière.

La seule chose qui reste comme stimulant, c'est comment Yoav Talmi comprend la 1^{re} symphonie de Tchaïkovski. On devine le *bon* musicien, qui veut quelque aboutissement sans pouvoir l'obtenir et qui refuse de tomber dans la frustration, sachant mettre en lumière les forces de sa formation (ce qui n'en camoufle cependant pas les faiblesses) et poussant de toutes ses énergies pour que le message passe.

Cela, oui, on l'entend. Ce qui fait que ce disque, qui, j'imagine, se voudrait le propulseur d'une institution en mal de reconnaissance, ne se révèle qu'un autre produit ou objet qui va encombrer les tablettes. On parle souvent des problèmes de l'industrie du disque. À publier de tels enregistrements, vraiment, on n'aidera rien, ni la cause, ni le disque, ni la musique, ni les musiciens. Parfois, la critique se voit *forcée* à jouer le rôle du chien de garde. Ce cas en est un. Malgré ses qualités sous-entendues, ce disque n'a vraiment pas sa place sur les tablettes ni dans votre discothèque, à moins que vous ne soyez un inconditionnel et un passionné du phénomène canadien (Laplante et l'OSQ valent cent fois mieux).

ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

Claude Gauthier

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

«C'est beau, riche, magnifiquement produit... d'une poignance authentique»
S. Cormier, *Le Devoir*

«Des la première pièce, la magie s'installe et se maintient jusqu'à la dernière. Ce sont des chansons comme celles-là qui formeront un jour notre patrimoine. Merci, Claude Gauthier!»
J. Samson, *Le Soleil* (****1/2)

«Un retour réussi»
G. Tremblay, *Voir Québec* (****1/2)

WWW.ARCHAMBAULT.CA

Promotion en vigueur jusqu'au 22 avril

Anjou • Brossard • Chicoutimi • Laval • Montréal • Québec • Sherbrooke • St-Germain-de-Beauce • Ste-Foy • Trois-Rivières

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Les Halles d'Anjou • Galeries Laval • Mail Champlain

Gilles Vigneault accueille
Glykeria
de Grèce
et Marie Denise Pelletier

qui chantent l'amour
et la liberté!



Dimanche
29 avril à 20 h

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service.

Une initiative de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, du Congrès hellénique du Québec, de la Communauté hellénique de Montréal et de la Communauté orthodoxe grecque de Laval.

Le réseau des maisons de la culture en collaboration avec Tangente présente la cinquième édition de

Les Printemps de la Danse



Les Anges Monstrueux de Jane Mappin
La banquette arrière: la présentatrice de Pierre Lecours
Héroïdes de Marie-Pascale Bélanger

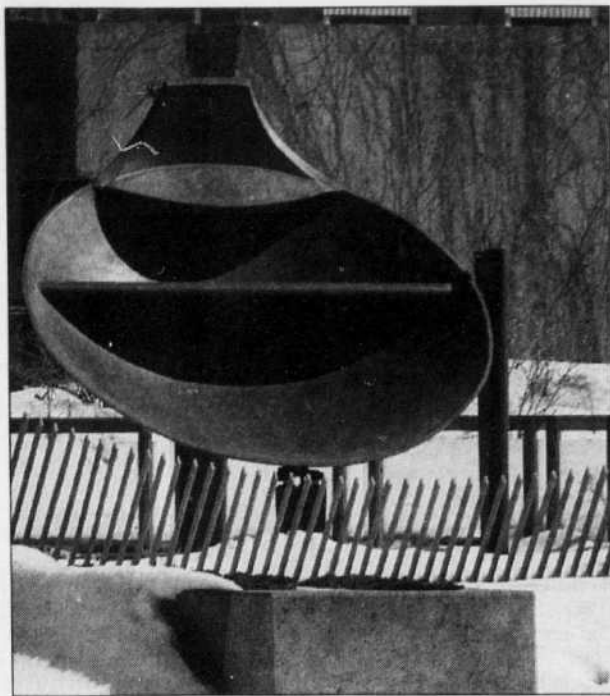
Notre-Dame-de-Grace, 10 avril à 20 h (514) 872-2157
Mercier, 11 avril à 20 h (514) 872-2858
Plateau-Mt-Royal, 12 avril à 20 h (514) 872-2266
Marie-Victorin, 18 avril à 20 h (514) 873-3044
Rivière-des-Prairies, 20 avril à 20 h (514) 872-9844
Villeray-St-Michel-Pare-Extension, 21 avril à 20 h (514) 872-6131
Côte-des-Neiges, 24 avril à 20 h (514) 872-6889

laissez passer disponibles à votre maison de la culture pour plus d'information: www.ille.montreal.qc.ca/maisons

Tangente

ARTS

Hommage à Charles Daudelin (1920-2001)



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Mastodo, sculpture-fontaine installée en 1984 au square Viger, à Montréal.

LE DEVOIR

Prix Borduas en 1985, pionnier, avec d'autres, de la sculpture moderne au Québec, Charles Daudelin s'est éteint en début de semaine. Lui qui, avec sa femme Louise, avait bricolé marionnettes, bijoux, dessins narratifs, objets sacrés et projets d'ornementation. C'est sans doute grâce à sa contribution importante à l'art public que chacun pourra, malgré la disparition de l'artiste, continuer de fréquenter son art, en attendant la rétrospective qui ne saurait tarder, vu l'importance de sa production.

En attendant... En attendant que les artistes en arts visuels obtiennent plus de reconnaissance, ce que Daudelin espérait. En attendant que ses sculptures publiques, comme plusieurs autres œuvres de même acabit, cessent de devoir subir les effets de l'absence de volonté et de fonds pour leur entretien, on pourra déambuler dans la ville et apprécier ses œuvres. C'est

précisément ce qu'a fait cette semaine le photographe du *Devoir*.

Persévérant, Daudelin n'avait cessé de travailler dans son atelier, cherchant des solutions aux problèmes plastiques qui se présentaient à lui. Il a su, comme pour cette œuvre à la basilique Notre-Dame, donner un souffle nouveau aux formes de certains objets d'architecture religieuse. Réalisée en 1982, l'œuvre comporte 32 panneaux de bronze de 16 mètres de haut et de 6 mètres de large, qui ont été coulés à la Morris Signer Foundry en Angleterre. Le sculpteur a aussi conçu quelques fontaines, notamment à la place du Québec à Paris et à la place de la Gare à Québec, dont le *Mastodo*, une fontaine articulée située dans l'environnement de béton du square Viger, à l'époque une commande du ministère des Transports. Devant le Palais de justice de Montréal, on reconnaîtra aussi l'*Allegrocube*, le fameux bloc scindé en deux parties dont le mécanisme a lui aussi été réduit au silence.

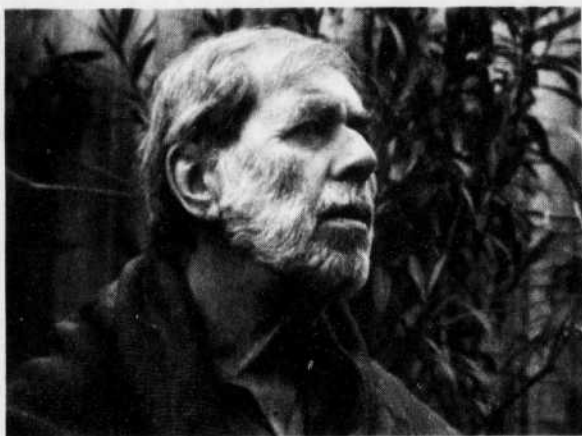


JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Vue partielle du retable de la basilique Notre-Dame, réalisé en 1982 lors de la reconstruction de la chapelle. Constitué de 32 panneaux de bronze, il est d'une hauteur de 17 m et d'une largeur de 6 m.

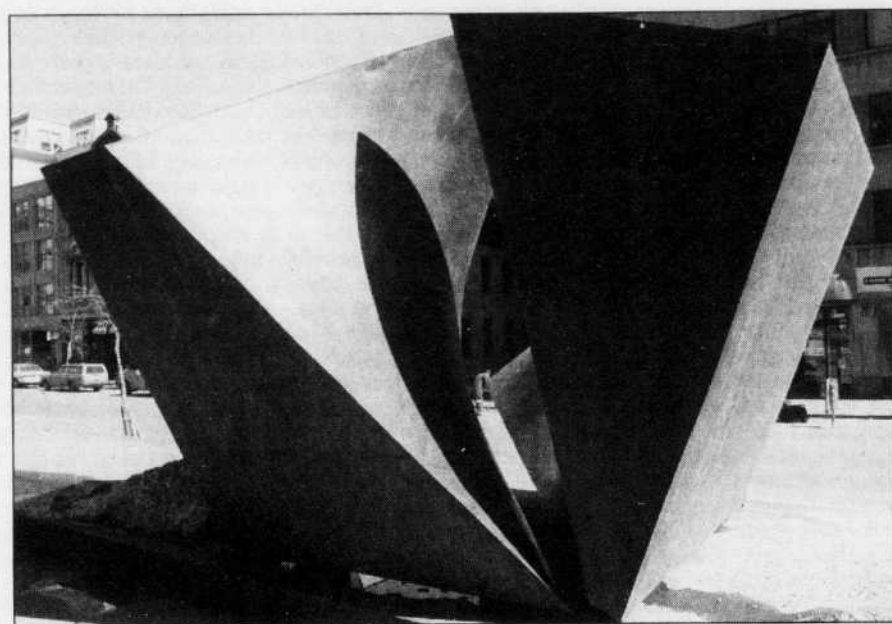
CHARLES DAUDELIN

1920 - 2001



Le Musée d'art contemporain de Montréal rend hommage à Charles Daudelin, l'un des sculpteurs les plus marquants de sa génération. Le Musée reconnaît en Charles Daudelin un artiste passionné qui maîtrisait rigoureusement les rapports complexes de la sculpture et de l'architecture.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec 12



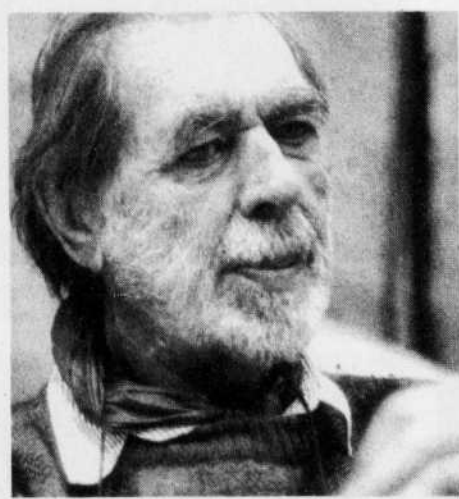
JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Allegrocube, sculpture en métal installée en 1973 devant le Palais de justice de Montréal.

In memoriam

Charles DAUDELIN

1920-2001



HOMMAGE À

CHARLES DAUDELIN

[1920 / 2001]

MUSÉE DU QUÉBEC

Charles Daudelin
Habitant des îles
1946
Terre cuite
Musée des beaux-arts de Montréal
Achat, fonds Arthur Lismer



M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

LES ARTS

EXPOSITION

Moments d'apprentissage

DESSINS DE MAÎTRES
LA COLLECTION DU MUSÉE
DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Une exposition présentée
au Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec
Jusqu'au 22 avril 2001

DAVID CANTIN



Amédée Tapié de Célestan (1883) de Toulouse-Lautrec.

Après des passages remarquables à Londres, Paris, Florence, Vancouver, Washington et, plus récemment, à la Frick Collection à New York, l'exposition Dessins de maîtres entreprend un bref séjour au Musée du Québec. Cette superbe collection qui provient du Musée des beaux-arts du Canada réunit une cinquantaine d'œuvres de jeunesse de grands maîtres anglais et français des XVIII^e et XIX^e siècles. Des noms comme Degas, Bonnard, Turner, Renoir et Toulouse-Lautrec se succèdent sur les murs de la salle n° 11. Il s'agit d'un choix plutôt judicieux de dessins européens où la tradition figurative met ses origines en avant.

Bien que l'attention tourne principalement autour des Trésors polonais au Musée du Québec cet hiver, il ne faudrait pas croire que Dessins de maîtres soit un rendez-vous de second ordre. A titre d'exemple, cette exposition fait partie de l'un des ensembles d'œuvres sur papier les plus importants au pays. Toutefois, il n'est jamais facile d'entraîner les visiteurs dans la salle n° 11. La configuration de l'espace peut en rebouter certains alors que les commissaires tentent souvent l'impossible pour rendre la pièce dynamique. Le coordonnateur Denis Castonguay a su tirer profit des contraintes de ce lieu longitudinal. D'un côté, les artistes britanniques; de l'autre, les français. Même chose pour les critères temporels. La salle se divise, en parts égales, les XVIII^e et XIX^e siècles. Ce détail ne fait que mettre en avant la qualité esthétique des œuvres qui représentent la plupart des tendances de ces périodes. Beaucoup de portraits, de paysages, mais aussi des liens comme des divergences entre les artistes, autant français qu'anglais.

Evidemment, les œuvres de jeunesse ne rendent pas toujours justice à ce qu'on peut s'attendre de ces grands maîtres. Par contre, ce choix permet de dévoiler des facettes inattendues chez certains. On arrive aussi à mieux saisir les enjeux à l'intérieur même des étapes de l'art figuratif. À l'entrée, l'étude pour *La Mort du général Wolfe* (vers 1769) de Benjamin West demeure le seul dessin qui subsiste de ce moment d'histoire qui a eu lieu tout près du Musée du Québec. Sous l'œil de cet Anglais, la bataille des Plaines de 1759 prend alors des proportions mythiques et adopte un éclairage dramatique qui s'approche de certaines scènes religieuses. Dans un tout autre esprit, *Le Violon* (1790) de Thomas Rowlandson cherche à ridiculiser la vie des contemporains par l'entremise du thème de la prostitution. Malgré un caractère comique évident, on remarque ici un dessinateur des plus talentueux. L'une des prostituées élégantes, avec un énorme chapeau, ne va pas sans rappeler *Femme debout devant une coiffeuse ou une épinette* (vers 1790-92) d'Henry Fuseli. Cette vue érotique de dos du personnage, de même que la coiffure d'une grande complexité, trace des liens directs avec les thèmes que préconise Rowlandson. Bien qu'il soit considéré comme un artiste rococo, c'est l'esprit du néoclassicisme qui est à l'honneur dans *Médée tuant ses enfants* (vers 1761) de Jean-Honoré Fragonard. La finesse du trait impressionne. Du même coup, les deux dessins de François Boucher comptent parmi les œuvres importantes de cette sélection. La profusion de détails sur les bordures est nette. Le jeu de lignes fait ressortir l'idée d'un mouve-

ment rapide et vigoureux. Considéré comme l'un des artistes majeurs du romantisme européen, Turner porte ici la marque du dessinateur-topographe des débuts de sa carrière. La vue splendide de Christ Church, l'un des principaux collèges d'Oxford, place également le visiteur devant une maîtrise technique irréprochable. Le rendu de la perspective montre un talent qui ne pourra que s'épanouir plus tard. Le paysage en contre-plongée demeure tout aussi évocateur dans ce temple de la Sibylle que dessine John Warwick Smith. Il faut de même prendre le temps nécessaire pour apprécier des œuvres de William Hogarth et Thomas Girtin ou encore l'imagination débordante qui traverse le *Thésée et Ariane fuyant Minos* (vers 1775-80) de George Romney. N'est-ce pas l'œuvre du portraitiste reconnu qui rêvait un jour de produire d'immenses fresques épiques? Les parallèles sont donc nombreux et les associations deviennent plutôt apparentes.

Lorsqu'on traverse la section réservée aux artistes du XIX^e, la réputation qui précède certains maîtres suscitera immédiatement l'intérêt. *La Barque de Dante* (vers 1820) de Delacroix s'inspire clairement du chant III de *L'Enfer*. L'expression du visage des personnages demeure frappante. Que dire aussi de la grande étude pour un pastel d'Edgar Degas, *Déjeuner après un bain* (vers 1890), où l'on voit surgir cette irrésistible fascination du peintre pour les mœurs de son époque? De même, on comprend pourquoi la période nabie de Pierre Bonnard a séduit à ce point un artiste comme Toulouse-Lautrec. La simplification des couleurs ainsi que l'aspect décoratif du *Programme pour le Théâtre libre* (vers 1891) n'ont pu que produire un impact par la suite. On voit aussi les filiations entre les artistes français et britanniques lorsqu'on observe parallèlement

les résonances des dessins de Whistler sur l'esthétique proche des préraphaélites d'Alphonse Legros. Bien connus des écrivains symbolistes, les sujets mythologiques surgissent dans les œuvres au fusain d'Odilon Redon. *Le Poète et Pégase (Pégase captif)* (vers 1891-98) adapte assez librement le sujet. *Gabrielle et Jean* (vers 1895) de Renoir se voudra une étape préparatoire à des portraits peints. Toutefois, l'attention portée sur le visage des deux modèles laisse transparaitre une chaleur affective évidente. Il y a également cette splendide *Résurrection* (1881) d'Edward Burne-Jones, qui fut l'artiste le plus important de la seconde génération des préraphaélites. Si on parle parfois d'œuvres de jeunesse dans cette exposition, voici par contre un sommet d'une puissance évocatrice certaine dans ce grand fusain pour un vitrail d'église. Les formes expressives illuminent particulièrement le côté spectaculaire de l'œuvre. On pourrait continuer de la sorte à propos d'œuvres de John Constable, John Martin, Frederick Sandys ou même l'*Amédée Tapié de Célestan* (1883) de Toulouse-Lautrec.

Cette rencontre des écoles françaises et anglaises des XVIII^e et XIX^e siècles est grandement bénéfique. *Dessins de maîtres*, au Musée du Québec, propose un parcours tout en nuances. De l'œuvre intime au phénomène du romantisme européen, il y a parfois, dans une simple esquisse, le monde à venir d'un artiste qui marquera son siècle. Un visite s'impose donc avant le 22 avril.

Une virée à New York

Bon nombre de Québécois saisissent l'occasion du congé pascal pour s'offrir une virée des galeries et musées de Manhattan. Nous profitons donc de notre récent passage à New York pour vous proposer un itinéraire bigarré et chargé, ce qui devrait faire succomber les réticents à s'y rendre tout en garantissant une virée des plus grisantes à ceux qui planifiaient une visite depuis longtemps.

JEAN-CLAUDE
ROCHEFORT

Second de deux textes

En commentant l'exposition d'Andrea Gursky au MoMA, nous avons abordé la semaine dernière la question du rapport de fidélité que la photographie entretient avec le réel. Mais comme le souligne Rainer Rochlitz dans son dernier essai (*L'Art au banc d'essai*, 1998), un dessin peut toutefois posséder une plus grande «valeur cognitive» qu'une photo, c'est-à-dire que l'on peut en apprendre beaucoup, sinon plus, d'un artiste ou d'une époque en analysant et en contemplant un simple petit dessin. Car il n'y a pas de sismographe plus sensible que la main du maître dessinateur. Un dessin ne trompe jamais parce que, justement, la moindre hésitation ou difficulté de représentation s'imprime sur le papier comme un état trahissant, parfois même de manière dramatique, le niveau de maîtrise technique et stylistique que possède l'artiste à un moment donné de son parcours. C'est pour cette raison que les repentirs ou les erreurs sont aussi intéressants à observer dans un dessin que les degrés de virtuosité atteints. On retrouve exactement cette polarisation dans l'exposition des deux maîtres italiens au Met. L'exposition commence par les dessins du Corrège (Antonio Allegri, né en 1489 à Corrège, à l'est de Parme), artiste pour qui le dessin sert de banc d'essai, de terrain d'exploration. Ce sont des études préalables à la réalisation d'un tableau et c'est le dessin pris comme passage obligé pour faire en sorte que l'œuvre finale soit bel et bien achevée sur le plan technique et recevable, sur le plan moral. A ce chapitre, *L'Ascension de la Vierge* (1523-25) est un bon exemple. On peut lire dans la notice accompagnant le dessin que la position des jambes, pour le moins inconvenante, a été corrigée dans le tableau, ce qui, vérification faite, donne effectivement lieu dans l'œuvre finale à une pose plus convenante.

Si le Corrège considère le dessin comme une étape préalable à la réalisation d'une fresque, il en va tout autrement pour le Parmesan, qui fut assistant du Corrège. Chez ce dernier, le dessin est le médium qui offre de la liberté d'action, et il acquiert ainsi sous sa signature une autonomie remarquable. Bien que très changeant, le style du Parmesan (Girolamo Francesco Maria Mazzola, né en 1503 à Parme) est à l'image de sa vie (il a dû fuir Parme pour éviter la disgrâce que lui aurait occasionnée un emprisonnement pour bris de contrat et travaux laissés inachevés), c'est-à-dire à la fois impétueux et flamboyant. On relève deux dessins sur lesquels s'arrêter un peu plus longuement. D'abord, celui d'une étonnante modernité,

intitulé *Trees on a Bluff*. D'une grande économie de moyens, l'artiste suggère grâce à quelques zones hachurées le mouvement dynamique du vent tournoyant dans les arbres. C'est à couper le souffle. Dans un tout autre esprit, il y a ensuite, à la fin du parcours, quelques dessins à caractère érotique très audacieux pour l'époque, dont ce *Priapus and Lotis* (1525-30). Pour ceux qui se soucient du rapport entre les artistes et la société de cette époque, on peut lire dans la notice qui accompagne ce dessin que le Parmesan réalisait ces esquisses pour son propre plaisir alors que d'autres dessins, plus fins, peuvent avoir été réalisés afin d'être vendus ou présentés à des clients bien ciblés.

En quittant le Met, il faut bien évidemment prendre le métro et se rendre dans Chelsea. Si ce n'était du New Museum et du Guggenheim Soho, il n'y a vraiment plus de quoi flâner dans Soho, n'en déplaise aux nostalgiques du 420 West Broadway et autres adresses prestigieuses de l'art contemporain des 30 dernières années. Pour l'art contemporain, tout se passe désormais dans Chelsea, et on a l'impression que les jours sont comptés pour les quelques îlots de résistance qui subsistent. Je vous recommande donc de commencer votre odyssée dans Chelsea par une visite au Dia Center for the Arts. On y présente, au rez-de-chaussée, un nouvel aménagement des diverses aires de service conçu par l'artiste cubain Jorge Pardo. Intitulé *Project*, c'est lumineux et pas dénué de cran. Mais cet envahissant dallage de céramique aux couleurs acidulées est un tintinet clinquant. De là, prenez l'ascenseur pour voir ou revoir le projet de Dan Graham installé sur le toit, puis redescendez pour voir l'exposition *Reconnaissance* de la peintre britannique Bridget Riley, l'une des figures marquantes, pour ne pas dire essentielles, de l'art optique. Cette exposition nous réconcilie avec cet art, tombé en disgrâce sans que l'on sache trop pourquoi. Un étage plus bas, c'est à une errance tranquille que vous convient Bruce Nauman et Rodney Graham dans une exposition au titre réveur: *... the nearest newaway place...* Plusieurs dispositifs

audio et visuels de ce judicieux jumelage d'artistes renvoient à des mythologies de la vie moderne, dont celle du cow-boy cavalcadant dans les collines. Mais c'est la présentation de l'autre côté de la rue, dans l'extension de la Dia, au 545 de la 22^e rue Ouest, qui vaut vraiment le déplacement. On y présente deux pièces, dont une de très très grand format, de l'artiste belge Panamareno. Située aux confins de la rêverie et de l'évocation d'un monde idéal, à savoir un monde qui ne pourrait être que poétique, cette pièce intitulée *The Aeromodeller* (1969-1971), propriété du Musée d'art de Gand, est à considérer comme l'une des petites merveilles du monde. Juste à côté de cet immense dirigeable tombé du ciel comme par enchantement, il y a une pièce plus récente qui a pour titre *Reven's Variable Matrix* (2000). Portez une attention toute particulière à la fabrication de ces pièces. Vous constaterez que la naïveté dont se réclame l'artiste atteint parfois des sommets d'ingénierie.

Et maintenant, il ne vous reste plus qu'à vous diriger vers les spacieuses galeries de Chelsea. Parmi les expositions encore à l'affiche pendant le congé pascal, il y a celle de l'excellent peintre britannique Gary Hume chez Matthew Marks. Cette peinture glacieuse et brillante, peinte sur panneaux d'aluminium, est très convaincante. La clé de cette énigmatique peinture réside dans la délimitation des figures. En élargissant considérablement les contours de ses figures, l'artiste amenuise à l'extrême la dichotomie entre le fond et la forme, plaçant ainsi son propos en porte-à-faux entre l'abstraction et la figuration. Cela étant, il ne faut pas négliger pour autant de s'attarder aux qualités purement chromatiques de cette peinture. Il n'y a donc pas à hésiter pour s'en approcher de très près car certaines plages colorées présentent des nuances telles que c'est à cette seule distance que vous pourrez pleinement les apprécier. Un *must*, surtout si l'on compare aux tableaux joliment décoratifs de David Salle présentés chez Gagosian, sur la 24^e rue.

Après avoir éprouvé le sentiment du devoir culturel bien accompli, je vous suggère de terminer votre week-end par une conclusion toute en nature reconstruite. Le Musée d'histoire naturelle présente une exposition de lépidoptères tropicaux (papillons exotiques) dans un vivarium au design fort bien conçu. On y montre trois espèces: *papilionida*, *nymphalida* et *peridea*, la plus sobre des trois.

GALERIE DE BELLEFEUILLE
EXPOSITION DU 8 AU 19 AVRIL
PAUL BÉLIVEAU
VERNISAGE
DIMANCHE 8 AVRIL, 13H - 17H
CATALOGUE DISPONIBLE
1367 AVE. GREENE, WESTMOUNT
TEL: 514 933 4400 FAX: 514 933 6553
LUN - SAM: 10H - 18H / DIM: 12H - 18H
WWW.BELLEFEUILLE.COM

GALERIE BERNARD

JEAN GAUDET

ÉCHOS DU PASSÉ

Tableaux récents

DU 7 AU 25 AVRIL 2001

90 av. Laurier Ouest Tel.: (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 18 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

Catherine Farish

Dépaysement

Œuvres récentes

Jusqu'au 5 mai

GALERIE SIMON BLAIS

452, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 - Ouvert de mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

EXPOSITION
JOSEPH MOUKHTAR

Du 4 au 15 avril 2001

GALERIE ARTUS

988, rue Rachel Est, Montréal, tél. 382-4009
gravelan@videotron.ca

La galerie est ouverte du mercredi au dimanche de midi à 18 heures

CHARLES
LAGNON
UNE RÉTROSPECTIVE

DU 8 FÉVRIER AU 29 AVRIL 2001

RENSEIGNEMENTS : (514) 847-6226 - MÉTRO PLACE-DES-ARTS
WWW.MDCM.ORG

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
QUÉBEC, QC

THEATRE NIZET

Centre de céramique Bonsecours

POUR L'ART ET POUR L'AMITIÉ... MERCI.
HOMMAGE À CHARLES DAUDELIN

HOMMAGE À
CHARLES DAUDELIN

Rien n'est terminé. L'avenir, Charles Daudelin le trace encore.
Christiane Duchesne

Tu seras toujours parmi nous...

GALERIE SIMON BLAIS

CIRCA

AMITIÉ ET RESPECT

A

CHARLES DAUDELIN

1920 - 2001

Si Michel Tremblay et sa *Sainte-Carmen-de-la-Main* ont fait voyager les lecteurs et fait connaître un peu plus sa diversité, la *Main* garde encore certains aspects cachés... Déambuler sur la *Main*, c'est bambocher, commercer, vadrouiller, butiner, flirter, chiner ou fureter sans fin entre fleuve et rivière... Flairer le vent du printemps qui s'amorce. Si vous prenez le temps de lire la dernière parution du magazine *Continuité*, vous y apprendrez notamment que la *Main* est un «arrondissement» historique et qu'un certain CIRQ (Centre d'intervention pour la revitalisation des quartiers) y débarque de temps à autre.

MICHÈLE PICARD

Tout le monde le sait, la *Main*, le boulevard Saint-Laurent, selon son appellation officielle depuis 1905, est un reflet du multiculturalisme de Montréal. Mais peu de gens savent que le Quartier chinois, vers 1850 — et pendant plus de 25 ans —, était surnommé le Petit Dublin, puisque les ouvriers irlandais du pont Victoria y résidaient en grand nombre. Les Chinois, quant à eux, s'y installèrent à partir de 1877, revenant de la construction du chemin de fer dans l'ouest du pays.

La *Main*, tous la connaissent, direz-vous. Il est évident que le boulevard est une mosaïque, une toile bigarrée, éclectique, et un point de rencontre des immigrants, de toutes souches et cultures confondues. Bien qu'il soit fort fréquenté, le boulevard reste, somme toute, méconnu. L'imaginaire collectif des Montréalais a intégré la marginalité de la *Main*, mais au départ, et historiquement parlant, celle-ci est avant tout une artère commerciale, véritable corridor du commerce, auquel s'ajoute un microcosme d'héritage, de patrimoine et de développement urbain en devenir.

Le CIRQ sur la *Main*?

Si le magazine patrimonial *Continuité* lui consacre son numéro du printemps, c'est que le Centre d'intervention pour la revitalisation des quartiers (CIRQ) l'a sollicité et fait valoir l'intérêt d'une publication consacrée au «*fameux et mythique*» boulevard. Le CIRQ, fort de sa pratique orientée vers le développement de diverses organisations en plus de leurs activités sur le boulevard Saint-Laurent, a compris que la somme des données recueillies sur ce sujet allait se perdre dans les limbes de ses archives... *Continuité* a donc généreusement décidé d'appuyer le projet.

Sud-Nord

Vous y découvrirez que notre *Main* «nationale» est la plus vieille artère à avoir été développée à partir des fortifications et, cela va sans dire, le plus important axe nord-sud de la métropole. En 1792, elle devient malgré elle le symbole de la division est/ouest, francophone/anglophone, question purement administrative, dit-on. Corridor de pénétration privilégié des immigrants du sud vers le nord, le boulevard est, à l'époque, une voie d'accès au port, tout en représentant une source de revenus grâce aux petits commerces, ateliers et manufactures.

Promenade urbaine

Loin du guide touristique, ce numéro de *Continuité*, à travers la lecture des articles de Jean-Claude Marsan, de l'Université de Montréal, de Dinu Bumbaru, d'Héritage Montréal, et d'Isabelle Létourneau, du CIRQ, fera découvrir des facettes inconnues, comme celle du Monument-National, qui fut l'un des centres mondiaux du théâtre yiddish au début du siècle. Au lecteur de se laisser entraîner à la redécouverte de ce coin de ville... atablé dans un café sympathique de la *Main*, sirotant son café en agréable compagnie tout en savourant les photos anciennes et les cartes postales publiées dans le magazine.

Du fleuve à la côte Sherbrooke (sa limite nord vers 1860, soit la *Lower Main*), la rue se prolonge de Sherbrooke à l'avenue du Mont-Royal, mieux connue comme étant le centre des folles nuits de Montréal et de la culture branchée, tandis que l'*Upper Main* va de l'avenue du Mont-Royal à la rue Jean-Talon. Bien que la *Main* se rende jusqu'à la Rivière-des-Prairies, elle perd un peu de son essence vers le nord, pour al-

FORMULE



Quelques vues du boulevard Saint-Laurent

PHOTOS: CONTINUITÉ

La *Main* revisitée

Nouveaux regards sur le boulevard Saint-Laurent

ler se fondre dans un autre Montréal fait de manufactures et de commerces, héritage culturel de demain.

Lieu d'atterrissage de vagues successives de cultures multiformes, la *Main* change et se transmute au fil des intersections: le port, le quartier des affaires, le Quartier chinois, le Faubourg Saint-Laurent, le Plateau, la Petite Italie, et cela en perpétuant les gestes, la langue et les traditions des divers pays d'origine des Italiens, Grecs, Portugais, Irlandais, Asiatiques et Européens de l'Est, pour ne nommer que ceux-là. À travers immeubles, étals, restos, cafés, clubs sociaux, salles de spectacles, marchés d'alimentation, boutiques de tailleurs, à l'occasion d'événements et d'activités comme la Formule 1 ou la retransmission télévisée du Mondial de soccer, la *Main* ajoute à l'assiette colorée de la métropole, à la diversité culturelle qu'elle suscite bon an mal an.

Lieu organique en perpétuel changement, malgré sa forme actuelle qui semble pourtant achevée et immuable, la *Main* n'a cessé d'évoluer. Le défi sera d'en conserver les éléments concrets et discrets mais combien importants de son histoire écrite et à écrire.

Que sauvegarder?

Un patrimoine, le boulevard Saint-Laurent? Il n'y a qu'à déceler les traces d'un passé riche en couleurs et en qualités et constater que le boulevard propose une vision en raccourci dans l'histoire de Montréal. Au détour d'une ruelle ou d'une place publique, on peut encore s'éblouir de visions et de parfums d'autres temps et d'un autre siècle.

Bien qu'elle soit reconnue par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada en 1998 comme «*arrondissement historique du boulevard Saint-Laurent (La Main)*», la *Main*, située entre le fleuve et la rue Jean-Talon, ne retire de cette reconnaissance aucune protection particulière. Le ministère de la Culture et des Communications (MCCQ) n'a classé comme biens culturels que quelques édifices, le Monument-National, l'édifice Grothé et la conciergerie à l'angle de Sherbrooke, mais il est bien difficile d'assurer une protection efficace sur un territoire aussi étendu et dont les propriétaires sont aussi nombreux. De quoi donner un casse-tête aux fonctionnaires travaillant encore à trouver une solution à la sauvegarde du profil du mont Royal!

Rappelons pour mémoire qu'un arrondissement historique d'importance nationale se définit comme étant un «*groupe de bâtiments, de structures et d'espaces ouverts aux liens exceptionnellement étroits avec des individus, des événements ou des thèmes d'importance nationale; cet ensemble possède, en outre, une unité historique*».

Patrimoine en perte de vue dans un secteur en développement constant, poussé par la popularité du lieu et le retour en ville, particulièrement dans le Plateau, et aussi par la venue du nouveau CHUM dans la Petite Patrie, développement mettant en péril des entreprises comme «la cour à bois» Villeneuve, établie là depuis 125 ans... La liste est longue.

L'avenir

Les efforts des associations de commerçants de la *Main*, du CIRQ et du Service de développement économique et urbain de la Ville de Montréal, appuyés par le ministère de la Métropole, ont entraîné une prolifération de projets en cours de développement. La réhabilitation et la sauvegarde des différents quartiers du boulevard est



due plus précisément à la collaboration de différents intervenants, autant privés que publics. L'exemple du Faubourg Saint-Laurent et la construction d'habitations, ou encore la construction prochaine de la maison du prêt d'honneur de la Société Saint-Jean-Baptiste, supposent un effort de concertation préalable qui est de mise mais suppose un contexte favorable.

Stimuler l'entrepreneurship

Le CIRQ est un organisme sans but lucratif qui offre un soutien professionnel aux leaders locaux dans la réalisation de projets destinés à leurs collectivités. L'objectif est de développer et de proposer un éventail de services répondant aux intérêts spécifiques des différentes communautés. Après plusieurs années d'intervention dans les rues commerciales avec le Programme Opération Commerce (POC) de la Ville de Montréal, les gens du CIRQ ont mis sur pied un nouveau programme, Artères en action, qui vise à stimuler l'entrepreneurship commercial à l'échelle locale. Le programme est offert en collaboration avec les Centres locaux de développement (CLD de Montréal), le ministère de la Métropole (MAMM) et la Ville de Montréal. Les gens du CIRQ sont toujours actifs sur le boulevard Saint-Laurent, dans le Faubourg, par l'entremise de ce programme.

REGARDS OBLIQUES

Continuité est un magazine consacré au patrimoine, fondé en 1982 par le Conseil des monuments et sites du Québec. Cet organisme sans but lucratif fut fondé en 1975 et ses objectifs sont de faire connaître et de valoriser le patrimoine bâti et naturel du Québec, ainsi que d'engager des actions pour la mise en valeur et la sauvegarde des éléments ou ensembles patrimoniaux.

Le magazine *Continuité* numéro 88, édition printemps 2001, sur le thème «*Le boulevard Saint-Laurent - Mosaïque urbaine*», est disponible dans tous les bons kiosques à journaux. Certains tirés à part sont également disponibles dans les commerces du boulevard Saint-Laurent et dans les bureaux d'Accès Montréal (BAM).

Le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière, présentera une exposition sur l'histoire de la *Main* en 2002.

À visiter virtuellement:

CIRQ: <http://www.cirq.qc.ca/index.html>
 Artères en action: <http://www.arteresenaction.org/>
 POC: <http://www.ville.montreal.qc.ca/developp/pages/programmes/poc.html>
 CMSQ: <http://www.cmsq.qc.ca/>
 Continuité: <http://www.cmsq.qc.ca/edition.html>
 Héritage Montréal: <http://www.heritage-montreal.qc.ca/>

michelepicaard@videotron.ca



Galerie de l'Institut
de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436

Galerie

IDM

Vente de Pâques

40 % de réduction sur certains articles

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou simplement regarder...

Heures d'ouverture
de la Galerie IDM
Tous les jours
de 10 h à 17 h